

N° 419 - Jeudi 5 novembre 1936 - 20 pages - 1 fr. 50

DETECTIVE



*La vie
secrète
des*

**FEMMES
NUES**

LIRE PAGES 2 ET 3
LE REPORTAGE DE
Marcel MONTARRON
SUR LES COULISSES
DU MUSIC-HALL

La vie secrète

Voici les joies, les misères des coulisses du music-hall, trouble mirage pour tant de gracieuses et jolies filles sans travail...

I. — "SUFFIT PAS D'ÊTRE BELLE"

JOSYANE attendait, patiente, dans un coin. Je ne l'avais guère remarquée, en entrant. C'est plus tard, alors que s'achevait la répétition, qu'elle m'apparut, avec ses boucles blondes sous son chapeau cloche de confection, la frimousse à demi masquée par le col en lapin de son manteau de drap sombre, et serrant sous son bras un grand sac à main, lustré, avachi, trop gonflé pour receler une fortune.

Jolie ? Bien sûr. Jolie comme le sont presque toutes celles qu'attire le trouble mirage du music-hall...

Celle-ci avait des grands yeux d'enfant, de grands yeux noirs brûlant d'un feu vif dans un visage pâle dont un peu de rouge aux lèvres avivait le jeune et frais contour. Son extrême jeunesse me frappa, et plus encore, l'expression de tristesse qu'on devinait, à certains instants, sous l'éclat pétillant du regard.

Josyane avait suivi, sagement assise dans un angle de la salle, la répétition de cette fin d'après-midi, et dans la hâte, dans la fièvre, dans l'affolement qui précèdent toujours, au théâtre, la mise en train d'un nouveau spectacle, personne n'avait fait attention à elle. Elle était, dans la pénombre, si frêle, si effacée, si petite...

Le cœur un peu serré, elle avait franchi tout à l'heure le seuil de l'établissement. Elle revoyait la grande devanture de ce bazar à femmes nues, avec son complaisant étalage de photos artistiques et son affiche provocante :

LES PLUS JOLIS NUS DE MONTMARTRE
VINGT TABLEAUX SUGGESTIFS
TOUS LES JOURS
DE 10 HEURES DU SOIR A 2 HEURES DU MATIN

Josyane s'était glissée par la porte entr'ouverte. L'homme qui balayait le vestibule l'avait interrogée, sans lever la tête :

— Vous désirez ?

— C'est pour un engagement... On m'a dit qu'il fallait m'adresser à M. Freddy.

— Faudra que vous attendiez un peu... Ils sont en train de répéter un nouveau tableau qui doit passer ce soir... Quand ils auront fini, vous demanderez le régisseur... c'est Freddy, un gros, rouge... Mais vous vous présentez un peu tard... Il est venu aujourd'hui, déjà, au début de l'après-midi.

Josyane attendit. La salle où avait lieu la répétition était la salle même du dancing. Entre le bar et la scène, il n'y avait que quelques mètres, et les tables, bordant la piste, avaient leur uniforme de chaque soir : nappes blanches et seaux à champagne. Mais,

dans cet étrange cinq à sept, le décor de boîte de nuit disparaissait. On se serait cru dans un atelier de couture ou dans un studio de décorateur.

Comme un fleuve en crue fait éclater soudain les digues, les coulisses avaient crevé dans la salle et lâché à travers l'alignement des chaises et des tabourets du bar les décors ébauchés, les costumes en chantier, les accessoires et la troupe.

Ce n'est pas que, entre la scène et la salle, le contact le plus étroit ne soit pas d'habitude assuré. Il est non seulement toléré, mais obligatoire.

Ce mélange entre les consommateurs et les artistes, ce spectacle sur piste, ces défilés de femmes nues à la portée de la main, si j'ose dire, telle est la plus récente formule du cabaret de nuit.

Tabarin en créa le genre. Cinq, six maisons de danses ont à leur tour adopté cette formule. Cette semaine encore, une nouvelle boîte va s'ouvrir à Montmartre et son enseigne : *l'Impudique*, est, à elle seule, tout un programme.

Le nu triomphe, le nu s'infiltré partout. Il vient maintenant nous frôler tandis que nous rêvons, dans la fumée des bars où l'on danse, aux douces joies de nos pères : quadrille, valse tzigane et french-cancan.

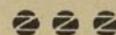
Quels chemin parcouru, sur la route des plaisirs, depuis que, timidement, vers 1910, la première fem-

me nue, gainée de soie rose, apparaissait sur la scène du concert Mayol. La chair, en ces temps déjà anciens, était faible. On la soutenait d'un chaste maillot. Puis on la servit à petites doses, si j'ose dire. Un coin de cuisse, par-ci, par-là. Il fallut attendre la guerre puis l'après-guerre, et sa frénésie de désirs pour voir naître, avec le jazz et

la débauche de décors des revues à grand spectacle, le règne des femmes nues.

On en mit partout. Vivants rideaux de chair, elles descendaient du ciel, parmi les bouquets d'étoiles, ou montaient de l'enfer, au milieu des flammes. Mais cette grande fièvre apaisée, il fallut pour toucher, de plus près, les désirs lassés, créer d'autres attraits et d'autres bacchanales.

En marge des grands music-halls, les cabarets de femmes nues — qui depuis deux ans font florès — ont rempli cette mission.



Josyane, pendant la durée de la répétition, avait eu le temps d'observer celles qui, demain peut-être, deviendraient ses compagnes de travail.

Elles répétaient, non point nues, mais en robe de ville. Frileuses ouvrières aux yeux trop fardés, aux ongles peints, certaines même avaient conservé leurs manteaux et leurs chapeaux. Et c'était un curieux spectacle que celui de ces simili-girls évoluant comme un essaim de collégiennes espiègles sur une piste de dancing.

— Allons, vite, mesdemoiselles, encore une fois, ce



n'est pas au point... c'est mou... c'est mou... ça ne pète pas du feu ! Vas-y, Maurice, on remet ça.

Maurice, c'est le pianiste, un grand type chauve, avec des lunettes rondes sur un long nez pensif, qui semble, lorsqu'il joue, flairer les touches du piano.

M. Maurice attaqua, pour la dixième fois, la ritournelle de *Avec les pompons, avec les pompiers !* Le bataillon des petites femmes prit position sur la scène. Titre du tableau : *L'Avant-garde du sex-appeal*. Simplement.

— Mais je ne vois pas Raymonde, rugit M. Freddy, le régisseur, un petit homme toujours empourpré, rond de visage et court sur ses jambes. Elle doit être là, comme les autres... C'est elle qui fait le *Vice*... Y a pas de raison qu'elle s'débine.

Raymonde, une grande rousse, au teint blême, et qui s'était déjà glissée vers la sortie, espérant que son absence ne serait pas remarquée, battit en retraite, à pas prudents, craignant une amende.

— M'sieur Freddy, j'avais vous dire... J'avais un rendez-vous sérieux, obligatoire, à six heures et demie... Il est sept heures moins le quart.

— Ton gigolo attendra... Tu fais le *Vice* dans le *Sex-appeal* ou tu ne fais pas le *Vice* ? Et pour une répétition par semaine, tu peux rester jusqu'au bout, tout de même...

— J'vous assure, m'sieur Freddy, c'est un rancart sérieux... C'est pas avec un gigolo, c'est avec le docteur.

— Si tu ne faisais pas tant la noce...

Raymonde baissa la tête.

M. Freddy, souriant, sûr de lui, frappa dans ses mains :

— Allez... pas de salades... au boulot !...

L'Avant-garde du sex-appeal agitait maintenant ses bras et ses cuisses. Mais, sous leurs très corrects manneaux de ville, ces douze « femmes nues », ces douze « impudiques » ressemblaient, à s'y méprendre, à leurs sœurs, travailleuses du bureau et de l'atelier... Derrière sa façade équivoque, le bazar à plaisirs broyait, comme une usine, des mouvements, des couleurs et des sons...



— Et vous, qu'est-ce que vous attendez ?

On allait, enfin, s'occuper de Josyane.

— C'est pour un engagement... On m'a dit...

— Bon, ça va... on va voir ça, suivez-moi, mon petit... C'est un peu tard, mais enfin...

Josyane emboîta le pas du régisseur. J'hésitais à en faire autant. Mon ami Freddy me fit signe de le suivre. J'obéis, un peu gêné moi-même à la pensée d'assister à ce conseil de révision très spécial et très intime.

Ces

Un charmant tableau d'ensemble, dans la revue du nouveau cabaret « Pile ou Face ».

Incertaine de ses mains, embarrassée de son sac, de son parapluie, Josyane, furtivement, examina le bureau où elle venait de pénétrer. Examen rassurant, pas de divan, tout juste une chaise pour elle, des photos au mur, un paravent et un projecteur.

Dans les yeux de la pauvre fille, on lisait :

— Oui, ça va, le jeune n'a pas l'air méchant... le gros a une bonne tête...

L'examen commença :

— Vous avez déjà fait du nu, s'inquiéta Freddy ?

— Non, monsieur.

— J'en étais sûr, murmura Freddy.

Les mannequins, les petites femmes nues, les modèles professionnels, n'hésitent pas. Elles débitent leurs références, pas toujours précises, ni exactes d'ailleurs, et, sans attendre qu'une invitation leur soit posée, elles louchent du côté du paravent. Et puis, v'lan ! le bibi à trente balles, la robe, la petite chemise, les souliers, les bas, la ceinture, tout cela ne fait plus qu'un petit tas noir et rose.

Pour les novices, c'est autre chose.

Voici Josyane, par exemple. Enlever la robe n'est rien, sourire de ses grands yeux, c'est facile. Mais voici l'épreuve délicate...

— Toute nue, monsieur ?

Eh oui, toute nue, il y a le ventre où la maternité a pu laisser des marbrures trop visibles, il y a les seins qui doivent — en principe — ne pas flancher, le vallon des cuisses où joueront, au gré des éclairages, des ombres légères...

Josyane apparut.

— Mazette ! s'écria Freddy, pourtant blasé.

Cette admiration ingénue amusa la débutante.

En vérité, elle était parfaite : deux seins ronds, bien suspendus, teintés de leur rose et de leur blanc naturels, des reins bien cambrés, des jambes impeccables.

— Tous mes compliments à madame votre mère, plaisanta le régisseur.

— Vous m'engagez ? s'enquit, tout de même inquiète, la jeune femme.

— Séance tenante, mais, dites donc, vous ne savez pas chanter ou danser par hasard ?

— Non, je ne croyais pas... répondit Josyane en rougissant.

— Evidemment, ce que nous demandons, ce sont surtout de jolis mannequins ; pourtant, si tu avais su faire quelque chose en dehors de montrer ton ... murmura Freddy, sincère. Enfin, tant pis !

Josyane s'était rhabillée et lisait le contrat qu'on lui avait tendu, ou tout au moins le parcourait, car il était très long et rédigé en termes rébarbatifs.

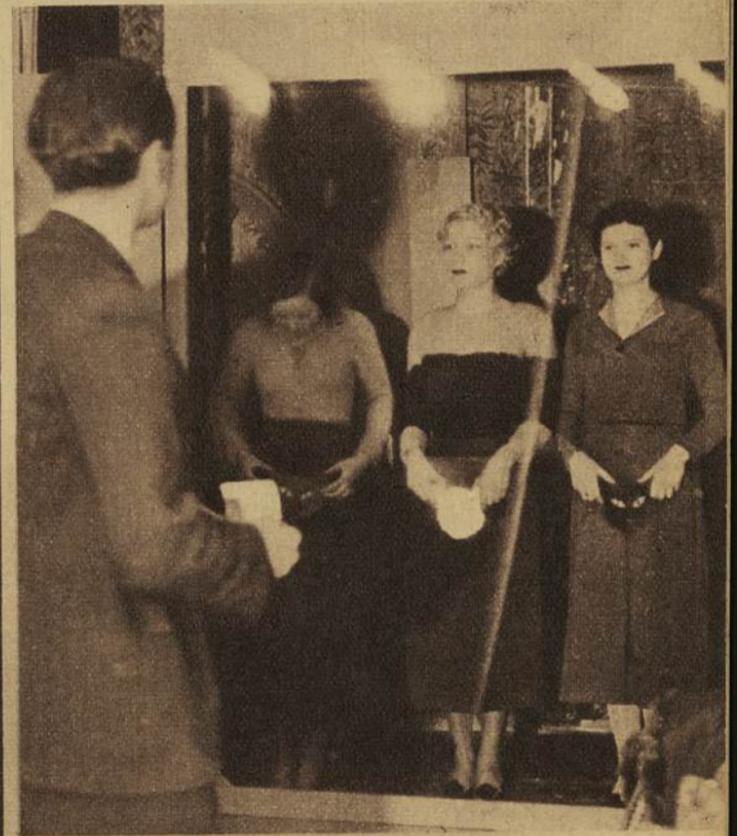
— Je vais te le résumer, proposa obligeamment le régisseur. Tu t'engages à jouer tous les soirs, le samedi et le dimanche en matinée, plus les jours de fête naturellement. La revue passe, en moyenne, trois fois par soirée, selon l'affluence. Entre chaque tableau, tu reviens dans la salle, pour y consommer et pour y danser avec les clients. C'est la seconde partie de ton rôle.

— Et le cachet, demanda Josyane.

— Vingt-cinq francs, mais naturellement, tu as un



Un croissant, un café-crème... Ce n'est pas toujours drôle la vie d'artiste, même à dix-huit ans !



FEMMES NUES



pourcentage sur les consommations, et les pourboires des clients. Jolie comme tu es...

Josyane resta songeuse.

— Tu signes ici, enchaîna Freddy.



— Alors, vous êtes contente ?

J'avais invité Josyane au café. Elle trempait un croissant dans sa tasse de chocolat, ses grands yeux demeuraient songeurs.

— Contente ?...

Toute de suite, pour la mettre à l'aise, je lui demandai...

— Vous aviez faim, n'est-ce pas ? C'est par hasard ?...

— Nous avions faim.

— « Nous » ?

— Oui, j'ai une gosse. Dactylo, j'ai eu un ami qui m'a abandonnée, quand je fus enceinte. J'ai perdu ma place. Alors, voilà, moi aussi, je vais « faire du nu »...

— Quel âge avez-vous ?

— Dix-huit ans...

— Et le gosse, qui le gardera ?

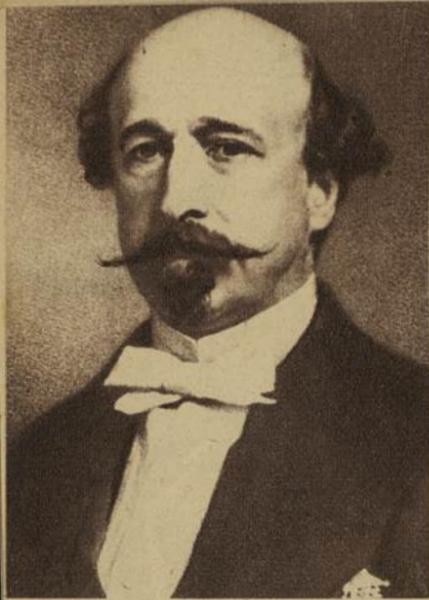
— Ma mère...

(A suivre.)

Marcel MONTARRON.

Jeudi prochain :

**CES DAMES
DANS LEURS LOGES**



L'INVENTEUR

des courses de chiens



Le duc de Morny, le plus dandy des dandies, chargea Napoléon Guérin de monter à Trouville ses fameuses courses de chiens.

Le maréchal Canrobert fut, avec plusieurs de ses amis, escroqué de 400.000 francs.

C'ÉTAIT un homme âgé de cinquante ans, portant la « royale » et la moustache ainsi qu'autrefois Armand Duplessis Richelieu. Né à Guernesey de parents normands, il avait fait ses études de droit, mais le second Empire, qui drainait sur les boulevards ou à Tortoni, à la Maison Dorée, au Café Anglais les élégants de l'époque, l'avait détourné du Dalloz et de son poste de vice-consul d'Angleterre à Cherbourg. Napoléon Guérin menait, aux environs de 1867, une vie fort joyeuse, fréquentant Caderousse, Vivien et différents joyeux drilles, dont le célèbre Mylord l'Arsoille, ce gentleman « mal élevé ». Une fortune coquette fut engloutie par ce Guérin avec une vélocité assez peu rare à l'époque.

Ne voulant pas abandonner cette douce existence qui lui permettait de se rencontrer avec la noblesse impériale dans les cercles les plus fermés, Napoléon Guérin eut des idées. Il eût pu s'en rendre « marchand ». C'est lui qui, pour l'Exposition de 1867, forma une société pour l'érection d'une tour en porcelaine, « à l'instar de celle de Chine », ainsi que disait son prospectus alléchant. Cette tour devait atteindre deux cent mètres et dépasser par la majesté et sa hauteur les « orgueilleuses flèches des cathédrales de Chartres, de Rouen et de Cologne », comme annonçait toujours le prospectus. Dans cette tour en porcelaine devaient se trouver, à différents étages, des restaurants, des marchandes de frivolités, des bureaux de tabac « orientaux » et, merveille des merveilles, au dernier étage un atelier de photographie « tenu par un élève de Nadar ! » Sur la terrasse, un jardin toujours fleuri où on pouvait louer des « longues-vues » pour apercevoir le « port de Dieppe », si cher à l'impératrice ! La Société de la Tour de Porcelaine connut un succès d'estime et sombra ; aucun audacieux entrepreneur ni nul ingénieur ne voulant se charger de son devis et de sa construction.

350.000 francs, une somme importante à cette époque, furent engloutis dans les études de la *Tour de Nankin*.

Profitant de ses nombreuses relations, Napoléon Guérin ne fut pas inquiet. L'homme à la Tour, prédecesseur — sur le papier — d'Eiffel était célèbre. Le duc de Morny, le plus dandy des dandies voulut connaître Napoléon Guérin. Ce fut Caderousse qui le présenta au « frère naturel » de Napoléon III. Ce fut, aux dires de l'anecdotier qui, encore vivant me conta cette belle histoire, une chose admirable que cette rencontre ! Distant, mais amusé par le bagout de ce Normand des Îles qui eût dû, en bonne logique, être né à Marseille, Morny, le monocle carré à l'œil, écoutait Guérin égrener le chapelet de ses idées folles : terrasses montées en haut des maisons pour servir de gare aux futurs aéronefs à vapeur qui devaient, selon Guérin, bientôt sillonner le ciel de Paris ; restaurants souterrains installés dans les Catacombes, où on devait être servi par des maîtres d'hôtel revêtus de costumes de cochers de corbillards ; monument à la gloire de la famille Bonaparte érigé sur la plus haute montagne de Corse, et jusqu'à une recette culinaire compliquée où le canard à l'orange se dressait sur un canapé inattendu de languoustes, tout défila devant Morny qui s'en amusait follement.

Rien cependant de ces idées magnifiques ne fut retenu par le duc, lequel, grand seigneur, lui fit porter, sachant la misère déguisée de l'inventeur, une somme coquette par un de ses secrétaires.

Napoléon Guérin ne s'avoua pas vaincu par une vie qui se révélait marâtre pour cet homme de génie !

Après un voyage de quelques mois en Angleterre, Guérin revint à Paris. Il avait encore « une idée ».

Ayant suivi quelques chasses au renard dans le comté de Kent et admiré les puissants chiens courants d'un lord écossais, Napoléon Guérin, en proie à son imagination, demanda une audience au duc de Morny. Celui-ci le reçut. Il devait être en ces jours où rien ne l'amusait et où il ne faisait pas bon l'approcher. Cependant, l'extraordinaire Guérin présenta sa « dernière née » au duc. Il s'agissait de créer des courses de chiens le long de la plage de Trouville, plage créée, comme on le sait, par le duc de Morny, et où toute la haute société impériale se rendait chaque été.

Et l'homme extraordinaire conta comment, en lâchant un renard devant les chiens, ceux-ci, garnis d'une bricole numérotée, détaieraient à la poursuite du renard. Il suffisait d'avoir quelques valets de chiens, quelques employés revêtus d'une livrée et quelques bookmakers anglais pour lancer l'affaire, sous la protection du duc de Morny, bien entendu.

Morny, qui aimait les courses de chevaux et le sport, fut séduit. Il en parla à ses amis et Guérin Napoléon fut chargé de monter à Trouville ses fameuses courses de chiens. Alors, suivant son habitude, sautant d'une idée merveilleuse à une autre idée encore plus belle, il oublia et d'acheter les chiens et de monter sur le plan pratique ses courses de chiens. Il n'avait pas cependant refusé l'argent mis à sa disposition par ses commanditaires, parmi lesquels se trouvaient le maréchal Canrobert, le

duc de Morny, bien entendu, et... la Païva. Les plus belles choses ont le pire destin. Napoléon Guérin fut un jour convoqué au Palais de Justice — oh ! discrètement, très discrètement même — mais il dut y aller. Un magistrat instructeur lui demanda des nouvelles des 400.000 francs touchés par lui pour organiser les courses de chiens. Guérin fut magnifique :

— Je les ai dépensés en un voyage aux Indes où un radjah de mes amis possède des lévriers russes et les fait courir. L'affaire de Trouville est une petite chose dont je m'occuperai dès que j'aurai un moment devant moi...

— Mais, lui dit le magistrat, que faites-vous donc pour être si occupé ?

— Moi, répondit Guérin, mais rien d'extraordinaire, et c'est même étonnant !

Sainte-Pélagie, cette prison pour dettes, recueillit le pauvre Guérin. Il n'y demeura d'ailleurs qu'un trimestre, ayant pu intéresser à son sort l'ambassadeur d'Angleterre, qui réclama au gouvernement impérial son « sujet des îles anglo-normandes ». Ainsi s'en fut vivre à Londres, comme clerc chez un sollicitor, Napoléon Guérin, et ainsi également mourut absolument oublié cet étonnant personnage !

Ce prédécesseur des « courses de lévriers » que Marcel Boullanger voulut acclimater en France, à Chantilly, avant guerre, et qu'on connut quelques jours à Bagatelle ou au stade de Courbevoie, évidemment n'eût pas séduit les administrateurs de la Société actuelle qui fait courir à Courbevoie ses chiens magnifiques, lancés en des foulées impressionnantes à la poursuite d'un lièvre électrique, mais enfin cet homme étonnant fut le « précurseur ». Il avait eu l'idée.

Je pensais à lui l'autre soir, alors que les lumières électriques argentaient la piste de Courbevoie et que le défilé des portes où les lévriers, les *greyhounds* étaient enfermés allaient permettre d'admirer leur vitesse de 70 à 80 kilomètres à l'heure.

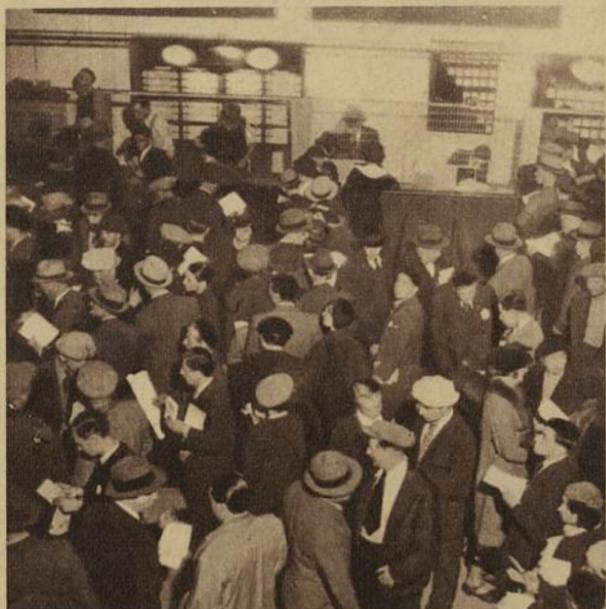
Au « Privé », une foule élégante, je ne dis pas le Tout-Paris, parce que cette expression date un peu... comme Napoléon Guérin, mais une foule sportive, connaissant les « origines » des chiens, leurs performances, jouait avec autant d'enthousiasme ses favoris, comme elle aurait joué à Longchamp ou au Tremblay les chevaux de M. de Rothschild ou de M. Marcel Boussac.

Les courses de lévriers sont entrées dans les mœurs françaises, bien après l'Angleterre, ce pays du sport roi. On y trouve le pari mutuel, le double, les « tuyauteurs », et même des journaux spécialisés. On y trouve ou on y trouvera, car la vie ne saurait se passer de pittoresque, une humanité curieuse qui vivra des chiens comme une autre portion de la belle race humaine vit ou meurt des chevaux de courses.

Peut-être m'est-il permis d'évoquer, lorsque j'admire ce sport, neuf en France, des courses de chiens, auxquelles les grands journaux consacrent doctement et sérieusement une chronique régulière, la silhouette de cet Anglo-Normand à moustaches et portant l'impériale qui eut, comme beaucoup, des idées, ne sut jamais en profiter par paresse, par indolence, qui eut aussi des relations — et quelles relations — et ne se servit de ses unes et des autres que pour vivre facilement à l'époque où le second Empire « brillait » de tout son éclat factice et charmant pour une société qui ne pensait qu'à s'amuser en... attendant la débâcle !

Paul LENGLOIS.

1936 : la foule se presse aux guichets du Pari-Mutuel, à Courbevoie où les chiens rivalisent de vitesse.



Pays de Vaud (octobre 1936)
(De notre envoyé spécial)

C'EST ce qu'on fait de plus classique, et malgré une apparence exceptionnelle et horrible, ce qu'il y a de plus banal. La chronique de la police a à connaître de pareils drames d'une manière régulière. Quelqu'un a eu un jour l'idée de définir les catégories de crimes possibles. Il n'y en a pas beaucoup. La passion, l'intérêt, la jalousie, la vengeance, la basse bestialité, et même la folie ont vite épuisé leurs ressorts. Le vieillard assassiné par des jeunes gens auxquels l'attachait un goût trop charnel est un des cas les plus simples, les plus anciens, les plus connus. C'est un crime au mécanisme parfait. Les policiers qui sont gens blasés et superficiellement cyniques, vous disent même qu'il est fatal, presque normal.

Je me souviens que c'est un de ce genre qui fut une de mes premières rencontres de jeune reporter. Un peu ému, j'arrivai, alerté par une dépêche de la préfecture, dans une cabane sordide de la zone de Vanves. Trois ou quatre policiers placides contemplaient un spectacle qui me parut hors de toute mesure, dantesque. Au milieu d'un grand désordre, un vieillard nu était couché sur le ventre, mort. Ses pauvres chairs fanées avaient l'air dénouées autour de ses membres. Ses assassins l'avaient empalé sur un manche à balai et ce mâit sinistre et sanglant s'élevait encore de lui.

Je croyais être tombé d'emblée sur un extraordinaire fait divers qui allait alimenter la presse pendant des semaines. Mais les policiers haussèrent les épaules et refroidirent ce que je n'ose tout de même pas appeler mon enthousiasme.

— Il n'y a rien de plus ordinaire, me dirent-ils. Demain on n'en parlera plus.

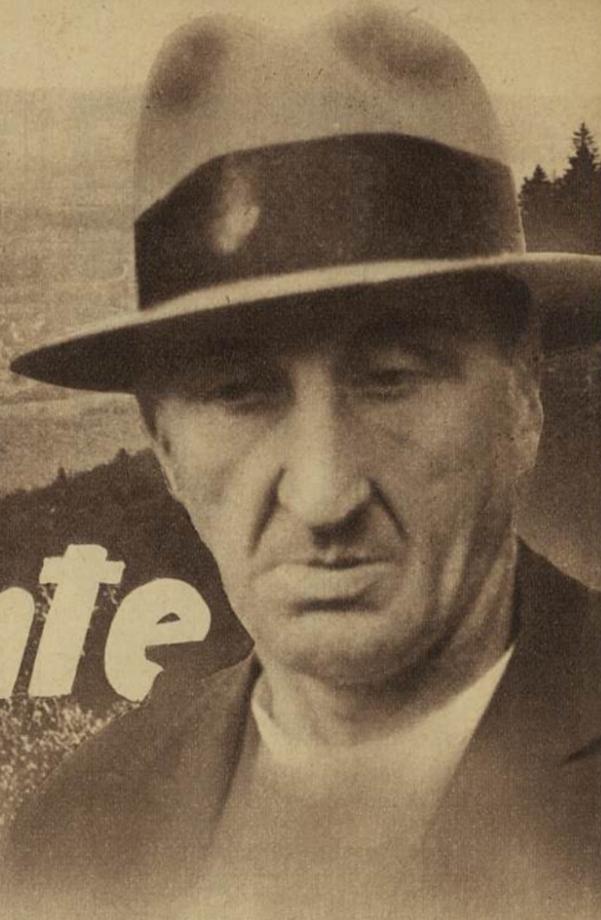
Depuis, j'ai compris et je ne m'émeus plus. Et la liste de ces morts s'allonge sans même qu'ils soient

Allesin était, lui aussi, l'un des hôtes de la sordide tanière du père Gard.

Jules Baudouin confessa, un soir d'ivresse, qu'il avait "saigné" l'ermite de Veny, au pays de Vaud.

Orgie

Sanglante



plaints. Les passionnés, les malades sexuels emportent avec eux une sorte de répulsion qui noie la pitié.

Tous les homosexuels peuvent redouter, non pas ce sort tragique, mais un destin uniforme et triste. Ils ignoreront toujours ce qui remplace l'amour, le désir, la passion de la jeunesse, ils ne connaîtront jamais l'amitié et la tendresse. Leur tourment est encore acceptable quand ils sont jeunes, gais. Mais quand vient la vieillesse, quand le teint se fane, quand la bouche devient molle, les yeux éteints, les jeunes bohèmes aux lèvres fardées disparaissent. Le malheureux possédé doit payer pour avoir son leurre, sa ration de plaisir.

Aucune aventure, aucune liaison n'est susceptible plus que celle-là de provoquer disputes et scènes. Ecœurés jusqu'au fond de l'âme, ils ont les réflexes de la colère, parfois de la mort instantanément. Le vieux est plus exigeant que d'habitude ou bien il renâcle pour payer. L'esthète bestial frappera. Tant pis s'il frappe trop fort.

Quelquefois une de ces affaires dépasse la banalité par la personnalité de la victime. Nous avons eu à Paris une affaire Scouff, une affaire Dufrenne, qui sont demeurées mystérieuses.

Celle dont je vais vous parler n'a pas eu ce retentissement. C'est une affaire sordide, tout est sordide, le décès, la victime, les assassins. Elle a pourtant une marque, un cachet particulier.



En Suisse, au pays de Vaud, à Veny, calme bourgade, vivait depuis longtemps un homme qu'on appelait l'ermite. Depuis des années le père Gard qui avait quelques revenus vivait seul, en principe, dans une petite baraque de briques, au bord de l'Arve. Dans la journée on ne le voyait guère. Il ne parlait à personne. Tout au plus, de temps en temps, le matin, le voyait-on dans le bourg acheter quelques provisions. Il prenait peu à manger mais beaucoup à boire, de l'alcool surtout. Or, lui-même n'avait jamais touché à une goutte de liqueur forte. Puis, son cabas plein, il reprenait le chemin de sa cahute, le dos courbé, en traînant les pieds.

Mais les gens qui avaient eu à passer, la nuit, près de sa tanière, rapportaient qu'on y entendait d'étranges bruits, des rires, des chants grossiers, des injures passionnées, des éclats de voix avinées, toutes choses extraordinaires dans l'hermitage d'un vieillard misanthrope.

Il y a quelques jours, des ouvriers étaient occupés à draguer le fond de l'Arve. Leurs rires et leurs chants se mêlaient au bruit des chaînes. Brusquement, le mécanicien qui surveillait la benne poussa un cri. La mâchoire de fer venait de s'ouvrir et lâchait sur

la berge, avec sa bouchée de boue, un cadavre humain.

La police accourut. Le corps était celui d'un homme âgé, décomposé et à moitié déchiqueté. Les enquêteurs, tout de suite, pensèrent qu'il s'agissait d'un suicide. Le médecin légiste, alerté, pencha, lui, pour un crime. Il lui semblait que le malheureux avait été assassiné.

Pourtant, la police, entêtée on ne sait pourquoi, continua à croire à un suicide. Il fallut une obstination égale du médecin légiste qui fit une seconde autopsie pour obliger le parquet à ouvrir une enquête. Il avait été démontré que le pseudo-suicidé avait reçu trois balles de revolver et avait eu la carotide tranchée d'un coup de couteau. C'est beaucoup pour un homme qui aurait eu ensuite la force de se jeter dans la rivière.

L'enquête ne tarda pas à révéler des choses étonnantes et la double vie de l'ermite fut percée à jour. On sut que chaque nuit il recevait chez lui trois ou quatre chenapans, ses amants, et que l'affreuse orgie durait jusqu'à l'aube. Le vieillard passionné les faisait boire et quand ils étaient ivres, tous, nus, dans le désordre, la misère et la saleté de cette chambre célébraient la messe damnée des invertis, de la manière la plus bestiale, la plus basse, la plus répugnante.

Pendant que la police officielle travaillait lentement, un détective privé, Tony Aubard suivait une piste sérieuse. Il avait réussi à connaître l'identité et le genre de vie d'un des invités habituels du père Gard. Il réussit à le joindre dans un petit café d'une ruelle louche. Jules Baudouin, un homme maigre et livide de 42 ans, était déjà ivre. Le détective s'assit près de lui, se mit à boire à son tour et réussit à le mettre en confiance. On se paya mutuellement des tournées et, deux heures après, dans la rue, Baudouin, ivre-mort, racontait à son nouveau copain « la bonne blague » de l'autre nuit.

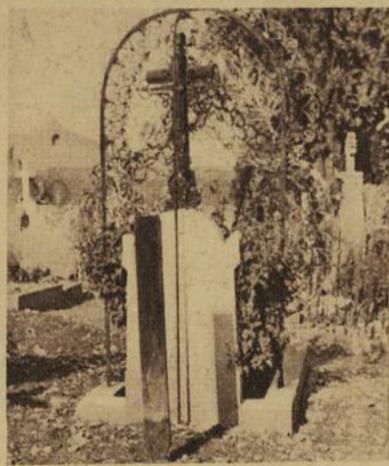
— Nous étions, Moine, Jules Allesin et moi, chez le père Gard. D'habitude, il nous payait bien. Mais, cette nuit-là, il ne voulut rien savoir. Nous, nous n'étions pas venus là pour ses beaux yeux. On l'a un peu secoué. Il était en chemise. Il s'est mis à crier. Alors je lui ai tiré quelques coups de revolver. Il est tombé, mais il glapissait toujours. Alors, j'ai tiré mon couteau et je l'ai saigné. Ensuite, nous sommes allés jeter le corps à l'eau.

— Très drôle, approuva le détective. Insensiblement, il avait amené Baudouin presque devant le commissariat de police. Sans comprendre ce qui lui arrivait, l'assassin se trouva au cachot. Ses deux complices vinrent l'y rejoindre une heure plus tard.

Veny ne regrette pas son étrange ermite et ses sanglants disciples.

Julien BRAITO.





Là, repose un homme assassiné, le 3 novembre 1934, à Viviers.

Une tombe sans nom

Dans le cimetière de Viviers — petite ville ardéchoise, mise en vedette par l'affaire Egender — il existe une tombe, à l'ombre des cyprès, que personne, lundi, n'a fleurie. Elle contient les restes d'un homme dont l'identité ne fut jamais établie, qui fut assassiné le 3 novembre 1934, près des usines Lafarge. On a cru, d'abord, au meurtre d'un homme du milieu, puis à celui d'un fils de famille dévoyé. Mais jamais la lumière ne fut faite sur ce drame. C'est ce qu'on a appelé, dans la région, le mystère des fours à chaux.

Le mauvais œil

Encore un exemple du « mauvais œil ».

La semaine dernière, un certain Jivelet, détenu à la Santé pour vol, avait minutieusement préparé son évader. Grâce à une lime soigneusement cachée, il avait déjà scié aux trois quarts un des barreaux de sa prison...

Mais l'inspection passa et le barreau, sondé, révéla son secret. Et la tentative de Jivelet fut arrêtée net.

Or, les inspections de barreaux sont extrêmement rares (une par trimestre, en général), et, cette opération étant très longue, on choisit au hasard un seul barreau, qu'on examine.

La fatalité voulut que Jivelet tentât de s'évader le jour même de l'inspection et que le barreau qu'il sciait en vue de « la belle » fût le seul sondé.

Malchance du coupable, chance de la police...

Salomon en Amérique

Un juge de Salt Lake City, en Amérique, condamna Richard Saley, un jeune homme de vingt-deux ans, à douze mois de prison pour avoir commis un homicide par imprudence. Or, Richard Saley devait se marier dans six mois, et sa fiancée éplorée vint supplier le juge de réduire sa peine.

Apitoyé, le juge chercha une solution qui pût arranger tout le monde. Après mûre réflexion, il décida que les deux amoureux se partageraient la tâche, en faisant chacun six mois de prison.

LE CASIER JUDICIAIRE

Un de nos confrères, directeur d'un journal de province, nous signale son « cas », fort intéressant, en ce moment où s'élabore à la Chancellerie et au Parlement, le nouveau projet de loi sur l'amnistie.

Pour une photographie, publiée en toute bonne foi, à l'occasion d'un fait-divers, il a été condamné à une peine d'amende, sous l'inculpation d'outrages aux bonnes mœurs. Nous connaissons le « condamné » ; sa probité professionnelle, son honorabilité, ne sont pas discutables ; des témoignages unanimes et autorisés les ont attestés. Il est déshonoré.

Le bulletin du casier judiciaire qu'il a demandé, porte mention de la peine infamante ; ceux qui n'ont pas étudié le procès peuvent supposer qu'il a été impliqué dans une répugnante aventure : entre l'exhibitionniste du Bois, le satyre que la vue d'une fillette fait frémir et notre confrère, pas de différence. Sous la même rubrique, le tribunal les a tous deux jugés et condamnés.

Et cependant, tout homme de simple bon sens aura noté la différence.

S'il est vraiment une amnistie qui soit juste, qui soit logique, c'est bien pour un cas pareil. Le projet de loi comprend, entre autres délits, l'injure et la diffamation. Sans doute, parce qu'on a traité son voisin, à la suite d'un différend stupide, de « cocu », de « voleur » ou d'« andouille », on n'est pas coupable d'un grand crime et nous approuvons le pardon pour ces mots. Mais que de diffamateurs devraient plutôt s'appeler « escrocs » que d'insinuations perfides cachent, par un appel non déguisé, la tentative de chantage !

Or, l'escroc, le maître-chanteur seront amnistiés.

Et l'honnête journaliste, pour la publication maladroite d'une photographie, sera marqué pour toujours d'une inscription flétrissante.

Ce serait vraiment trop injuste. Nous demandons que l'amnistie ou la grâce amnistiantes puissent leur être appliquées.



Le comique Laurel fait rire, mais lui, ne rit pas toujours.

Tribulations de star

Le célèbre acteur comique, partenaire de Babe Hardy, et surnommé le « Star à la triste figure », est en train de divorcer.

Mrs Laurel, qui est sa seconde femme, accuse son mari d'infidélité et de prodigalité.

Mais ce qui mit le comble à l'indignation de Mrs Laurel N° 2, c'est que son mari lui déclara qu'il ne l'avait épousée que pour « faire enrager » Mrs Laurel N° 1.

UN COUP D'ŒIL SUR...

L'ASTRALITÉ DE YORI LE FOU MEURTRIER

Jusqu'ici sans reproches, sobre, en toutes choses modéré, bon fils, travailleur ponctuel, voilà un garçon qu'une explosion de furie destructrice projette au dehors l'arme à la main. Aveuglement, il tue tout ce qu'il rencontre puis, à l'approche de ceux qui le traquent, il tire une dernière fois : sur lui-même...

Une brève analyse astrologique de son triste visage livre le secret de ce tragique destin.

Le type linéaire d'une portion de physiognomie forme-t-il un contraste choquant avec celui de la partie voisine? Alors, on a l'indice d'une anomalie d'autant plus grave que le contraste en question est plus accentué.

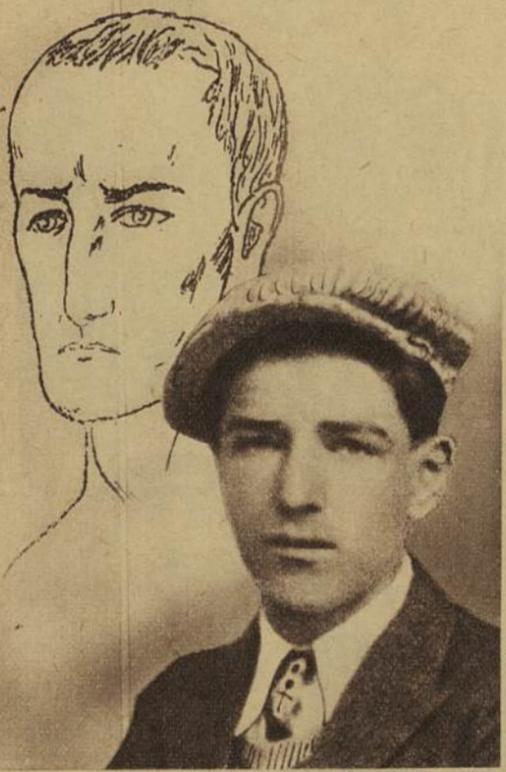
Ici, de la pointe du menton à la ligne des sourcils, toutes les lignes s'apparentent au style morphologique dit « saturnien », révélateur de dispositions graves, concentrées, taciturnes, obstinées et d'une vie affective ardente sous un masque froid. Couronné par un front haut, large et symétriquement bossué, le visage de Yori eût été harmonieux — et son psychisme équilibré. Nous voyons, au contraire, que le tiers supérieur apparaît lisse, petit, étroit et plat, c'est-à-dire expressif d'un infantilisme cérébral évident.

Comme tous les êtres débiles et singuliers, Yori, dès son jeune âge, a silencieusement subi mille déconvenues, contrariétés, avanies. Sa stabilité mentale — précaire — a duré jusqu'au jour où quelque tourmente affliction paracheva sa désorganisation. Tôt ou tard, à l'occasion d'un choc,

c'eût été la même démence, l'effondrement d'une substance grise impuissante à maîtriser son délire.

Révolté par une commotion trop intense, le meilleur chên, subitement, peut devenir enragé. Ce coup dur lui en vaut un autre : on l'abat.

Paul-Clément JAGOT.



Directeur : **MARIUS LARIQUE**

ADMINISTRATION - RÉDACTION - ABONNEMENTS
3, RUE DE GRENELLE - PARIS (VI^e)
TÉLÉPHONE : LITRÉ 46-17
ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : DÉTEC-PARIS
COMPTES CHEQUE POSTAL : N° 1298-37
FRANCE ET COLONIES 1 an 6 mois
ÉTRANGER (TARIF A)..... 85. » 35. »
ÉTRANGER (TARIF B)..... 100. » 45. »
Tous les règlements de comptes et abonnements doivent être établis à l'ordre et au seul nom de "Déetective"

La mise en page de ce numéro est de **J.-G. SERUZIER**

Confidences

RUBRIQUE GRATUITE OUVERTE A NOS LECTEURS

UNE OBSEDEE. — Je ressens fréquemment, la nuit surtout, si je me réveille, une envie de tuer mes enfants. C'est hobo et je suis alarmée. Je les adore. Et pourtant ces horribles idées me reviennent quel qu'elles me révoltent. Aurais-je une hérédité perverse et meurtrière ? Le pire c'est que je n'ose parler de cela à personne.

Non, madame, il ne s'agit pas de perversité, mais d'une impulsion morbide qui n'aura, sans doute, pas de suite, car le fait que vous vous en préoccupez lucidement, prouve que vous gardez plus d'empire sur vous-même qu'il n'en faut pour résister. Mais comme un semblable état est désagréable et témoigne d'ailleurs d'une hypermotivité certaine, je vous engage vivement à vous confier aux soins d'un spécialiste, lequel, sans préjudice d'un traitement profond, vous indiquera de suite à quels sédatifs demander un sommeil calme et sans réveil précoce.



JOSEPH B., A ANVERS. — Mon rêve est de devenir policier. Je lis passionnément votre revue. Dites-moi la marche à suivre pour acquérir les connaissances de l'expérience d'un grand détective. J'ai dix-huit ans.

Voilà une vocation précoce et bien préférable à celles de tant d'autres qui rêvent de devenir... de mauvais garçons. Pour le moment, vous ne pouvez que travailler d'une part vos dispositions physiques — car la première qualification indispensable à un agent de la force publique est une vigueur exercée — puis, d'autre part, vos dons d'observation. Les disciplines d'une bonne culture scientifique vous formeront un esprit positif méthodique, apte à des investigations précises. Après votre service militaire, il vous restera à solliciter un emploi en rapport avec vos aspirations, et c'est alors que, sous la direction d'hommes expérimentés, vous serez à même de vous évertuer à marcher sur leurs traces, voire à les surpasser.



LOUIS B., A PARIS. — Je me réveille presque toutes les nuits vers deux heures et je ne réussis à retrouver le sommeil que vers les quatre heures et demie.

Votre lettre précise que vous vous couchez à 22 heures et que vous avez renoncé au café. Ces fâcheux réveils — leur moment l'indique — coïncident : 1° avec le transit gastrique terminal de votre dîner, transit sans doute laborieux ; 2° avec l'invigoration que vous apportez l'assimilation commençante des aliments ingérés quelques heures avant. Donc : limitez quantitativement votre repas du soir et excluez-en tout comestible soit irritant (préparations sapides, alambiquées) soit générateur d'un afflux brusque d'énergie (viande rouge, plats succrés). Mastiquez soigneusement : il suffit que votre pyllore entre en conflit avec un bol alimentaire mal broyé pour que ses réactions spasmodiques vous réveillent. Enfin, pour aider l'élaboration gastrique, demandez à votre pharmacien quelques cachets de pepsine et pancréatine.



SOLANGE DE H., A TOULON. — Diverses revues et instituts offrent des parfums soit-disant magiques pour rendre une femme irrésistiblement attirante. Est-ce sérieux ?

Un parfum bien composé constitue un élément certain d'attraction. Cet élément ne saurait, à lui seul, conférer toutes les propriétés individuelles indispensables à une exceptionnelle aimantation. Toutes les substances dites vénusiennes — celles que la tradition occultiste considère comme irradiantes d'une influence analogue à celle de Vénus — ajoutent au charme séducteur de la femme. Plutôt qu'une sèche énumération, voici la formule exacte d'une association aux effets certains :

Teinture de mousse de chêne ... 100 gr.
Teinture de musc naturel 10 gr.
Teinture d'ambre gris 25 gr.
Musc ambrette liquide 10 gr.
Essence de verveine 50 gr.
Essence de romarin 5 gr.

Verser dans l'ordre indiqué et lentement dans 800 grammes d'alcool musqué à 90 ou 95°. Boucher avec soin et laisser reposer un mois, puis filtrer. Procéder à ces opérations le premier vendredi de la nouvelle lune, à l'aube, Vénus étant dans son domicile où elle se retrouvera le 10 mars prochain.

UNE JEUNE BRUXELLOISE. — J'ai des verrues sur les mains. Tout ce que j'ai essayé, pour les détruire a échoué.

Procurez-vous deux ou trois têtes de ce petit végétal en forme d'artichaut qu'on nomme la joubarbe des toits. Le soir avant de vous coucher, exprimez le suc des feuilles sur chaque verrue et utilisez le mucilage résultant de cette opération sous forme d'un enduit que vous ferez tenir au moyen d'un enveloppement assez bien fixé pour qu'il reste en place toute la nuit. Au bout de quelques applications, vos verrues tomberont : leurs racines sortiront exactement comme de petites tiges implantées dans la chair et qui se détacheraient. Résultat certain.



INDECISE, DE LYON. — Comment distinguer parmi plusieurs flirts s'il en est dont les marques d'attention s'inspirent de dispositions plus durables que le banal désir ?

Regardez l'homme à qui vous parlez. Si ses narines palpitent, c'est signe d'une émotion d'ordre affectif décelée par une réaction respiratoire : quand on est ému, la poitrine se soulève. Si ce sont ses paupières qui entrent en mouvement, qui battent, ceci témoigne d'une activité purement cérébrale de tacticien, de séducteur délibéré et maître de ses moyens.



UN CURIEUX DE SECRETS POLICIERS. — Qu'est-ce exactement que la poudre qui fait avouer ? On m'a parlé aussi d'une liqueur.

Il n'y a là aucun mystère. L'administration, soit en cachets soit en solution, d'une association de bromhydrate de scopoline et de chloralose diminue considérablement — pour une durée variable — le contrôle de la pensée délibérée sur la pensée spontanée. Il en résulte qu'un sujet questionné pendant qu'il est sous l'influence de la scopochloralose exprime, impulsivement, ce qu'il aurait cédé dans son état normal. Mais le produit en question crée une impressionnabilité particulière telle qu'au moyen d'affirmations répétées on pourrait persuader à un homme qu'il est l'auteur d'actes qu'en réalité il n'a point commis : cet inconvénient rendrait odieuse une telle méthode. Nos policiers et magistrats savent d'ailleurs très bien s'en passer.



MADAME P., A DRAGUIGNAN. — Peut-on corriger par suggestion un enfant de dix ans indolent en classe ?

Si l'inactivité du petit sujet est imputable uniquement et certainement à de la mauvaise volonté, la rééducation morale est indiquée. Si son atonie intellectuelle provient d'une déficience organique, c'est l'organisme qu'il convient de soigner. A-t-il une capacité thoracique normale ? Sinon tout effort soutenu d'attention volontaire lui serait préjudiciable et, très sagement, son instinct l'en détourne : *Primum vivere*. Dans ce cas la parole est au professeur d'éducation physique. Si sa thyroïde, ou ses surrénales secrètent insuffisamment, c'est à l'opothérapie qu'il faut recourir. Cherchez l'origine physiologique des comportements de votre enfant. Tout défaut, toute qualité, a son déterminisme humorale.



EDMOND T., A CALAIS. — Je rougis à toute occasion, si bien que je redoute les réunions et les démarches. L'appréhension même de parler à quelqu'un me fait rougir.

Et, j'en suis sûr, vous avez fréquemment les extrémités froides, les mains humides, de l'accélération cardiaque et des accès de somnolence après le repas. Cela provient tout simplement de réflexes vasodilatateurs exagérés qui ont engendré chez vous un psychisme anxieux. Faites, avant tout, de la culture physique, principalement orientée en vue de régulariser votre circulation et d'amplifier vos mouvements respiratoires. Prenez des douches tièdes, en pluie. Buvez très modérément et uniquement des liquides faiblement alcoolisés. Avant une entrevue qui vous inquiète, marchez rapidement un quart d'heure. Voilà pour le physique. Réagissez d'autre part moralement : au lieu de fuir les personnes et les circonstances de nature à provoquer le rougeoiement que vous craignez, recherchez-les hardiment : au bout de quelques temps vous serez désensibilisé. Les préparations à base de peptone ont un effet sédatif très appréciable dans votre cas.

DE JOLISSEINS

Pour DEVELOPPER ou RAFFERMIR les seins un traitement double est nécessaire, car il faut revitaliser les glandes mammaires et les muscles suspenseurs. Seuls LES TRAITEMENTS DOUBLES SYBO donnent rapidement une belle poitrine. Préparés par un pharmacien, ils sont excellents pour la santé. Demandez la brochure gratuite (joindre timbre). Laboratoire V. SYBO, 34, rue Saint-Lazare, Paris (9^e).

la Timidité

est vaincue en 8 jours par un système inédit et radical, clairement exposé dans un très intéressant ouvrage illustré qui est envoyé sous pli fermé contre 1 franc en timbres. Ecrire au Docteur V. D. Fondation RENOVAN, 12, rue de Crimée, Paris.

VIENT DE PARAITRE

SOMMAIRE

L'initiation sexuelle — Ce que doit être l'éducation sexuelle — La Fécondation végétale — La Fécondation animale — Les sexes — Organes génitaux masculins — Organes génitaux féminins — Les spermatozoïdes — Les ovaires — La procréation humaine — L'accouchement — La syphilis — La Blennorragie — Préservation sexuelle — Lutte contre les maladies vénériennes — Les centres prophylactiques officiels — Pour l'harmonie sexuelle.

Consultez GRATUITEMENT

LE DOYEN DES ASTROLOGUES DE FRANCE

Le professeur DJEMARO fut questionné sur l'avenir de la France par le journal « l'Intransigeant ». Une interview parue dans les éditions du 5 janvier relate d'une façon positive les troubles d'Espagne, la recrudescence de meurtres et crimes, le manque de cohésion des partis politiques, l'activité dans la fabrication des armes de guerre, la dévaluation monétaire, etc. ; n'est-ce pas la meilleure preuve de l'exactitude des travaux de ce maître de l'Astrologie, détenteur d'un merveilleux talisman qu'il offre GRATUITEMENT à ses consultants.

Vous trouverez dans votre horoscope la révélation de votre destinée, vos chances au jeu, en affaires, vos chiffres favorables, vos jours heureux et la route à suivre pour réaliser vos ambitions. Demandez votre Horoscope au Professeur DJEMARO, il vous l'enverra GRATUITEMENT sous pli fermé et discret avec un extrait de son livre d'or formé de quatre mille attestations authentiques exposées dans ses bureaux.

Ecrivez date de naissance, adresse, nom et prénoms (si madame, donnez nom de madame) et si vous voulez joignez 2 francs en timbres pour frais d'écriture.

Professeur DJEMARO, service V T, 29, rue de l'Industrie, 29, à COLOMBES (Seine).

ACCORDÉONS — Instruments de musique



Vente directe du fabricant aux particuliers

— franco de douane — Plus de 1 million de clients. Demandez de suite notre catalogue français gratuit

MEINEL et HEROLD, Markhausen 509 (Tch.-Slov). Affranchir lettres 1.50, cartes post. 0.90

VOUS AUREZ TOUS DE BEAUX CHEVEUX

Je possède formule scientifique, souveraine, unique, contre : démancheaisons, chute, pellicules, cheveux clairsemés, gras ou secs, etc. et activer repousse. J'envoie "Gratuit et Franco" mon livre précieux de vérité et de bienfait, très documenté sur ces affections qui sont exploitées par trop de charlatans. "Attestations admirables". — Cela ne vous engage à rien, même après avoir tout essayé, écrivez-moi, Sœur HAYDÉE, « Les Bourdettes - Saint-Agathe », TOULOUSE.

AUX FUMEURS

Vous pouvez vaincre l'habitude de fumer en trois jours, améliorer votre santé et prolonger votre vie. Plus de troubles d'estomac, plus de mauvaise haleine, plus de faiblesse du cœur. Recouvrez votre vigueur, des nerfs calmes, une vue claire et une bonne mémoire. Que vous fumiez la cigarette, le cigare, la pipe ou que vous puissiez, demandez mon livre, si intéressant pour tous les fumeurs. Il vaut son pesant d'or et est envoyé gratuitement sur demande.

PEMEDES WOODS, 10, Archer Street (219T. A. J.) Londres W1

LES CACHETS DELLOVA FONT

MAIGRIR

rapidement, sans aucun régime et sans danger pour la santé. La boîte : 16 fr. Envoi discret franco contre remboursement ou contre mandat adressé au Laboratoire J. D. Lafosse, 48, av. de la République, Paris. RÉSULTAT SURPRENANT

GYRALDOSE

Soins intimes Antiseptise et parfume tue les germes microbiens La boîte (40 comprimés) 10 frs Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris. Renseignements gratuits. Ecrire Service DE 620

LA VIE SEXUELLE

Précis d'initiation Pierre BASSAC

« Pour la vérité, contre l'ignorance, pour la santé et le bonheur intime des individus. »

Envoi à domicile en paquet clos contre remboursement 12 Frs

LIBRAIRIE CRITIQUE

25, Rue de Vanves - PARIS-14^e

CECI INTÉRESSE

TOUS LES JEUNES GENS ET JEUNES FILLES, TOUS LES PÈRES ET MÈRES DE FAMILLE

L'ECOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement, par retour du courrier, la brochure qui se rapporte aux études ou carrières qui vous intéressent.

L'enseignement par correspondance de l'Ecole Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi, sans dérangement, à ses heures, et avec le maximum de chances de succès.

Broch. 21.301 : Classes primaires et primaires supérieures complètes ; Certificat d'études, Brevets, C. A. P., Professorats, Bourses, Inspection primaire.

Broch. 21.309 : Classes secondaires complètes ; baccalauréats, Licences (lettres, sciences, droit).

Broch. 21.312 : Carrières administratives.

Broch. 21.315 : Toutes les grandes Ecoles.

Broch. 21.321 : Emplois réservés.

Broch. 21.327 : Carrières d'ingénieur, sous-ingénieur, conducteur, dessinateur, contremaître dans les diverses spécialités : électricité, radiotélégraphie, mécanique automobile, aviation, métallurgie, mines, travaux publics, architecture, topographie, chimie.

Broch. 21.334 : Carrières de l'Agriculture.

Broch. 21.336 : Carrières commerciales (administrateur, secrétaire, correspondant, sténodactylo, contentieux, représentant, publicité, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres) ; Carrières de la Banque, de la Bourse, des Assurances et de l'Industrie hôtelière.

Broch. 21.342 : Anglais, espagnol, italien, allemand, russe, portugais, arabe, annamite, espéranto, carrières accessibles aux polyglottes. — Tourisme.

Broch. 21.347 : Orthographe, rédaction, versification, calcul, écriture, calligraphie, dessin.

Broch. 21.350 : Marine marchande.

Broch. 21.358 : Solifège, chant, piano, violon, accordéon, flûte, saxophone, harmonie, transposition, fugue, contrepoint, composition, orchestration, professorats.

Broch. 21.362 : Arts du Dessin (cours universel de dessin (dessin d'illustration, composition décorative, figurines de mode, anatomie artistique, peinture, pastel, fusain, gravure, décoration publicitaire, aquarelle, métiers d'art, professorats).

Broch. 21.367 : Métiers de la Couture, de la Coupe, de la Mode et de la Chemiserie (petite main, seconde main, première main, vendeuse-repouseuse, couturière, modéliste, modiste, représentante, lingère, coupe pour hommes, coupeur chemisier, professorats).

Broch. 21.370 : Journalisme et secrétariats. — Eloquence usuelle. — Rédaction littéraire.

Broch. 21.378 : Cinéma : scénarios, décors, costumes, photographie, prise de vues et prise de sons.

Broch. 21.381 : Carrières coloniales.

Broch. 21.383 : L'Art d'écrire et de parler en public.

Broch. 21.386 : Carrières féminines.

Broch. 21.390 : Pour les enfants débiles.

Broch. 21.397 : Coiffure, manucure, pédicure, massage.

Envoyez aujourd'hui même à l'Ecole Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16^e), votre nom, votre adresse et le numéro de la brochure que vous désirez. Ecrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

250fr. le mille adress. à copier à la main et gr. gains à corr. Rens. Gratifs. Ecr. seul Ets Spirax, B. P. 462, rue du Louvre, Paris 1^{er}.

Confidences de "Détective"

BON n° 2



CHRONIQUE DU MILIEU



La rue Arnaud-Vidal où eut lieu le drame.

Cardova, dernière victime du milieu.

Quatre menthes vertes à la Coupole toulousaine, avant le duel mortel à la loyale.

Toulouse (de notre correspondant particulier).

A TOULOUSE aussi, les règlements de compte continuent... On se souvient de l'enquête menée, il y a quelques mois, par DÉTECTIVE, dans les bas-fonds de la capitale des tricards. La conclusion de cette enquête était nette : De l'avis de certains, trop d'inter-



tre est debout, au milieu de la rue. Simultanément, semble-t-il, les hommes tirent. Cardova tombe pour ne plus se relever, mais son adversaire est atteint aussi, une balle lui a traversé la main de part en part, en pleine paume. Le survivant pénètre dans le taxi et s'y installe, mais le sang qui dégouline de sa blessure, a maculé la poche et la garniture de la portière. A deux cents mètres de là, les deux clients arrêtent le taxi. Le sang coule en abondance de la main perforée. Le blessé va réveiller un médecin du voisinage et se fait panser... Puis il disparaît avec son compagnon, non, sans doute, sans avoir intimé au chauffeur, sous la pire menace, de ne rien dire. Après Marceau B., après Maupéu, après Gouazé, le patron du Cynros, Cardova... C'est la quatrième victime des règlements de compte, depuis un an... A. C.



Le drame avait été rapide, une balle avait traversé le cœur de l'algérien.



Cardova était un des plus fervents habitués des maisons spéciales...

dit de séjour ont fait de Toulouse leur ville d'élection, et leurs explications, toujours bruyantes et souvent meurtrières, donnaient à cette ville glorieuse et pittoresque une fâcheuse renommée. La police tentait bien d'épurer, mais la pègre repoussait comme de la vermine. La création d'une police d'Etat s'imposait. A ces critiques, la Sûreté toulousaine répliquait qu'avec ses effectifs réduits elle s'efforce avant tout d'éviter les histoires, en contrôlant tout ce qu'il est en son pouvoir de contrôler. Mais les inspecteurs ne peuvent pas être partout. Que des souteneurs, des rôdeurs de quartier réservé jouent de temps en temps du revolver, c'est la rançon des grandes villes ouvertes aux irréguliers.

— Messieurs, il est six heures, je vais fermer. Ainsi s'exprimait, au petit matin, Mme Blanche, derrière le comptoir du bar en l'établissement toulousain « La Coupole », rue Arnaud-Vidal. Elle s'adressait, à cette heure tardive et déjà matinale, à sa clientèle composée de quatre consommateurs, debout devant elle et devant quatre pippermint, la menthe verte d'origine locale, le boute-en-train de l'amour, dit-on ici, le couvre-feu de ceux qui ne savent plus que boire. Les quatre hommes sortirent en file indienne, le premier, un chauffeur de taxi Gaston Corbarrier, âgé de 32 ans, qui avait emmené deux clients et se disposait à reprendre sa place au volant, deux inconnus encore, et un troisième, Juan Salvador Cardova, âgé de 44 ans, dont la dernière heure avait sonné. Dehors, il est encore nuit noire ; le chauffeur est au volant, un des trois suivants prend place à l'intérieur du taxi. A peine y est-il installé que des coups de feu retentissent. Ce sont les deux autres qui règlent un compte ; un homme s'affaisse contre le mur, de l'autre côté de la rue ; l'autre monte dans le taxi, et celui qui était déjà là commande au chauffeur : — En avant. Et le taxi démarre et disparaît. Quelques instants après, la police informée arrivait sur les lieux. L'homme tombé contre le mur avait cessé de vivre ; une balle bien tirée lui avait traversé le cœur. C'était Cardova, sujet algérien, né à Sidi-Bel-Abès, en 1892 ; réformé de guerre à 60 %, présentement chômeur, manœuvre de sa profession mais habitué des maisons spéciales du quartier où venait de se dérouler ce drame rapide. Querelle du milieu, pensa tout de suite la police et elle ne se trompait pas. M. Balse, le distingué chef de la Sûreté toulousaine, tendit aussitôt ses filets et, comme ils étaient bien tendus,

les résultats ne se firent pas attendre. Le chauffeur, le premier y tomba. Son numéro avait été relevé, une heure après l'aventure ; le malheureux qui avait cru pouvoir la tenir cachée était obligé d'en convenir. Et voici comment on a pu la reconstituer : Deux clients avaient hélé, un peu avant six heures du matin, ce taxi atardé à l'extrémité de l'allée Jean-Jaurès : — A la Coupole, avait-ils indiqué. Et dans ce lieu, lequel en dépit des baies à vitraux et d'une porte luxueuse, n'a rien de commun avec Montparnasse, les deux hommes entrèrent, invitant le chauffeur à prendre un verre. Les connaissait-il ? ce brave chauffeur. Sans doute, pense la police, mais la crainte lui cloue la bouche et ce n'est que par bribes que le témoin s'exprime. Mme Blanche et Lucy, une de ses pensionnaires qui trouvait là, la dernière garde de la nuit, ne sont ni curieuses, ni bavardes ; pour elles, ces clients tardifs étaient des inconnus. Or, ce qu'on en sait est justement le contraire. Tous trois fréquentaient assidûment les maisons du quartier — faut-il faire exception pour la Coupole ? Et voici le drame qui se déroule froidement sans que rien ne le fasse prévoir. Les trois hommes causaient posément, à voix basse, devant leur pippermint. Les dames, dont les yeux commençaient à s'appesantir au sommeil n'avaient aucune appréhension, pas plus que le chauffeur. Dans la rue, pas un éclat de voix. La victime, Cardova, qui se trouvait déjà dans le bar quand les deux autres y étaient entrés, semblait de même devoir se retirer seul. Mais il s'attendait certainement à une explication, car, la main à la poche et le revolver en main, il s'éloigne de biais. Un des deux compagnons, avons-nous dit, a pris place déjà dans le taxi. L'au-

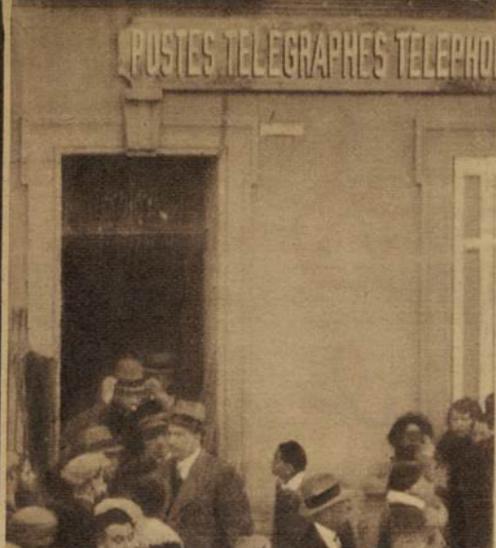


...de la rue du Canal et de la rue Arnaud-Vidal, dédiées à l'amour vénal.

TONIQUE — RECONSTITUANT

BYRRON

VIN NATUREL



Le bureau de poste de Saint-Barnabé faubourg de Marseille, qui fut attaqué par Maucuer et ses quatre complices.

VI. - MAUCUER

L'ATTAQUE à main armée contre le petit bureau de poste de Saint-Barnabé, faubourg de Marseille, fut l'épisode criminel le plus tragique d'après-guerre, dans le genre des exploits dignes de la bande à Bonnot.

La sûreté marseillaise fut informée secrètement, à l'avance, que le complot avait été prémédité, dans un bouge du sordide quartier du Vieux-Port, par une bande de cinq malfaiteurs dont le chef redoutable était Maucuer.

Mais on ignorait l'heure H du criminel attentat.

Par précaution, cinq inspecteurs furent placés en embuscade dans la place. Ils se tenaient cachés dans la salle à manger attenante à la salle de recettes, objectif de l'imminent assaut.

Des journées passèrent, interminables pour les policiers sur le qui-vive et pour la préposée des P. T. T. Puis, on commença à croire que la bande dangereuse en était encore à discuter le plan de l'agression. Donc, au lieu des cinq inspecteurs qui se tenaient prêts aux dramatiques éventualités, trois seulement restèrent retranchés dans la salle à manger de la postière.

Un soir d'avril, à l'heure de la fermeture, comme les vigilants inspecteurs Cambours, Saint-Pol et Thibou allaient s'en aller, la burlesque se disposant à fermer les grilles de la devanture, les bandits, armés de revolvers et munis de cagoules, surgirent d'une auto et investirent le bureau de recettes.

Aux cris de terreur que poussa la fonctionnaire assaillie, ses trois gardiens se ruèrent à la contre-attaque. Ce fut une mêlée violente, farouche, accompagnée de décharge de balles tirées par les adversaires. Les trois courageux policiers furent abattus. Les bandits s'enfuirent et disparurent, sauf l'un d'entre eux que l'héroïque Cambours retint entre ses mains crispées d'agonisant...

Les recherches furent organisées sans délai, avec le concours d'une véritable armée de traqueurs. La police, la garde mobile, la gendarmerie, voire la population civile de la banlieue de Marseille collaborèrent, avec un zèle

La fille Elisabeth Carbonel donna l'hospitalité à son amant Maucuer.



égal à leur émoi et à leur indignation, aux inlassables battues.

Le jour, la nuit, les colonnes de chercheurs en armes battirent les environs de la métropole méridionale. Les meilleurs limiers officiels, les détectives improvisés rivalisèrent d'activité. Marseille vivait « sur les nerfs » dans une sombre atmosphère de fièvre et d'angoisse. En vain ! La bande de Maucuer se terrait sans qu'on parvint à déceler le moindre indice.

Deux mois plus tard, un soir, à la tombée du crépuscule, sur un banc de la rue du Château-Gombert, dans le faubourg de Saint-Jérôme, un vagabond loqueteux et famélique dévorait à belles dents un quignon de pain qu'il avait mendié dans les parages. La présence de cet individu de mauvaise

néfice de la mansuétude de la part de la police. Il n'est plus sûr de personne. Il n'a plus de toit pour s'abriter, plus de paille où poser la tête, plus même de pain. La malédiction est sur lui. Le danger l'environne. Il n'a plus qu'une chance de salut : la fuite.

Il va où le guide l'amour. Car il n'est plus qu'un être au monde dans lequel il espère encore, un seul dont la pensée soit pour lui un soutien. Et puis, s'il doit être pris, s'il doit mourir sur l'échafaud, que ses derniers jours de liberté furtive lui accordent au moins la satisfaction de ce besoin d'épanchement indispensable à l'homme, en particulier à celui qui se sait perdu.

C'est pourquoi Maucuer, désespéré, fourbu, traînant le pas dans la pous-



À la recherche des bandits, de nombreuses battues furent organisées nuit et jour, aux environs de Marseille.

dre, rue de Meaux, dans leur appartement d'autrefois, son oublieuse maîtresse ? Personne n'a jamais su par quel moyen il effectua ce voyage. Mais la police fut avisée, un beau jour, que Maucuer avait rejoint Elisabeth.

Il ne l'avait pas trouvée rue de Meaux, car en sortant de prison elle était démunie d'argent et avait dû demander asile à un vieux cordonnier de l'avenue du Maine, ancien anarchiste, compagnon d'idées du père de Maucuer. La police surveillait l'endroit. Elle y vit entrer le bandit.

Alerté par téléphone, l'état-major de la Sûreté générale se rendit lui-même sur les lieux pour organiser les modalités de l'arrestation du criminel, dont on savait que la capture n'irait pas sans danger.

On attendit pendant des heures qu'il sortît du repaire. En vain ! Pendant ce temps-là, Maucuer usait de tous les arguments, de la supplication à la menace, pour engager Elisabeth à le garder auprès d'elle.

Vers six heures du soir, à bout de patience, l'état-major de la Sûreté se disposait à faire donner l'assaut à l'échoppe du cordonnier ; mais juste à ce moment Elisabeth Carbonel parut sur le trottoir, hélant un taxi. Maucuer surgit à son tour et s'engouffra dans le véhicule qui démarra immédiatement.

Les policiers, loin de s'attendre à une issue aussi soudaine, bondirent dans leur limousine ; mais, distancés par le taxi de Maucuer, ils ne purent le rejoindre qu'au carrefour de la rue Turbigo et du boulevard Sébastopol. Encore le bandit pourchassé leur échappa-t-il de nouveau. Il avait sauté dans la direction opposée au sens de la marche et détalait à toutes jambes, parmi la foule agitée des véhicules et des passants...

Aux coups de sifflet donné par un des inspecteurs, un agent barra le chemin au fugitif ; et, d'un coup violent de son bâton blanc, il l'envoya rouler, à demi assommé, sur le bord du trottoir. La foule se rua, comme à la curée, sur le criminel abattu.

Il se voit sur le point d'être lynché. Un réflexe : le revolver ! Mais une main prompt retient le geste. Néanmoins, le coup part. La balle traverse la cuisse de Maucuer.

On le transportera à l'Hôtel-Dieu, première étape sur le chemin du châtimement, avant le moment de la guillotine.

Emmanuel BOVE.

Au carrefour de la rue Turbigo et du boulevard Sébastopol, un agent assomma Maucuer d'un coup de son bâton.



mine avait été signalée aux habitants de la localité. Ils se ruèrent en foule pour l'encercler. Mais avant qu'aucun d'eux eût mis la main sur lui, l'inquiétant clochard tendit les poignets.

— C'est moi, Falcetti, compagnon de Maucuer...

Il dénonça également un troisième complice, Joulia, employé de chemins de fer, qui fut à son tour arrêté. Un autre dont on connaissait le nom, Fusco, fut remis, à quelques jours de là, entre les mains de la Sûreté de Marseille. Il avait été découvert par un calier, parmi la cargaison d'un voilier espagnol cinglant vers Barcelone...

Mais Maucuer ? Ce vagabond de grands chemins, vêtu de frêpes informes, couvert de poussière, de sueur et de barbe hirsute qui marche dans l'aveuglant soleil, en boitant de fatigue, sur la route d'Avignon : c'est lui.

Il s'est caché pendant deux mois, à Marseille et en banlieue, dans des repaires complices autant qu'anonymes ; il est resté des jours sans voir la lumière, craintivement blotti, tantôt dans les dépendances de quelque café borgne, tantôt dans une soupente de lupanar. Mais, tour à tour, ses acolytes l'ont évincé. Ils ont été gagnés par la peur de se voir pris en même temps que leur protégé dans les filets que la police jette quotidiennement dans le milieu. De son côté, le criminel traqué a compris que cette appréhension contagieuse pouvait inciter ses propres amis à le dénoncer, pour avoir le bé-

sière, dormant dans les fossés, mendiant le pain de loin en loin, s'en va, en ayant même peur de son ombre, sur la route d'Avignon.

Là, il reverra sa maîtresse, la seule qu'il ait aimée entre toutes celles qui ont associé à la sienne leur aventureuse et louche destinée. Elle se nomme Elisabeth Carbonel, une fille de souche honorable qui lui a tout sacrifié, sa famille, sa dignité et sa quiétude. Pour le moment, Elisabeth est en prison, mais demain elle sera libre. Ils iront tous deux à Paris, la Babylone cosmopolite...

Mais depuis le temps que Maucuer a disparu (près de quatre mois), on l'a cru déguerpi clandestinement à bord de quelque navire étranger. Ses acolytes des bas-fonds de Marseille, soucieux de détourner de leur milieu l'indiscrétion de la police, ont accrédité le bruit qu'il était parvenu à se réfugier en Amérique. La Sûreté marseillaise, dépitée de ses vaines investigations, a mis elle-même quelque complaisance à favoriser cette opinion, qui la délivre d'une lourde responsabilité. Aussi, Elisabeth Carbonel, persuadée que son amant l'a définitivement abandonnée, sortit de prison sans le reconnaître, à la porte, sous les traits du mendiant hirsute qui la regarde avec passion, mais sans oser lui dire : « C'est moi, Maucuer » — par crainte d'être remarqué par les inspecteurs à l'affût qui se tiennent là.

Comment le méconnaissable fugitif gagnera-t-il Paris et viendra-t-il rejoind-

Serreferris d'une Entôleuse

III (1)
L'HOMME qui nous avait emmenées ne fut pas long à prendre une autorité absolue sur nous. Il s'adjudgeait bien entendu la part la plus considérable du butin que nous rapportions et ne nous laissait que des miettes.

Se rendant compte que nous étions toutes deux fort exercées dans ce métier, il nous fit travailler en tandem, nous signalant lui-même les affaires intéressantes, nous conduisant dans des hôtels chics. Nous y arrivions tous les trois séparément à quelques jours d'intervalle et je vous jure que nous faisions du bon travail, n'oubliant aucun des trucs classiques que vous connaissez...

Portes laissées ouvertes à dessein, vêtements accrochés dans les endroits propices, etc., etc. Cela ne variait pas beaucoup en somme, car ce sont toujours les trucs les plus connus et les plus banals qui, dans ces cas-là et surtout dans les endroits chics, sont les meilleurs et réussissent le plus sûrement. Dans des têtes comme celle-ci, les clients sont méfiants et il faut faire preuve d'une ingéniosité toujours renouvelée. Mais, dans les palaces, tout ceci est bien plus aisé et l'une des principales conditions de succès est de travailler avec élégance. Pour ceci, notre homme s'y entendait et il sut nous dresser admirablement à ce sujet.

Que vous dirai-je encore qui puisse vous intéresser? Vous connaissez certainement le travail en auto, que nous pratiquâmes aussi, en tandem également, bien entendu.

Lorsque deux femmes élégantes arrêtaient tout à coup leur auto auprès d'un promeneur qu'elles ont repéré, il est certain que celui-ci ne manque presque jamais de répondre à l'aimable invite qui lui est faite de monter en auto et d'accompagner les deux promeneuses jusqu'au Bois, par exemple...

L'auto n'a que deux places, mais en se serrant un peu... On se serre tellement bien que, bientôt, l'une des deux femmes a pris place sur les genoux du voyageur... Il ne s'agit plus que de dévaliser celui-ci en un tournemain... Et cela, c'est l'A.B.C. du métier. Aussitôt qu'on a pu réussir avec désinvolture le tour de passe-passe nécessaire, on arrête l'auto auprès d'un bureau de tabac et on demande à l'entôlé c'est classique et cela prend toujours. Dès que le bonhomme a franchi la porte du bureau de tabac, on démarre et on file à pleins gaz.

Pour pratiquer avantageusement le coup de l'entôleage en auto, il est certain qu'il ne faut pas être manchot et savoir piloter la voiture avec adresse. Mais c'est une excellente combine où l'on ne court presque pas de risques.

Allez donc retrouver dans Paris une auto avec deux femmes que l'on n'a vues que quelques instants et qui doivent être toujours habillées à la dernière mode, ce qui leur constitue une sorte d'uniforme, avec lequel elles ont le plus de chances possible de passer inaperçues.

Seulement nous avons eu beau faire montre de beaucoup d'adresse et d'ingéniosité dans notre turbin, cela ne nous rapportait guère, étant donné que notre homme nous rallaît toujours presque tout l'argent de la fauche, s'octroyant généreusement la part du lion.

Un jour, nous en avons eu assez, ma compagne et moi, de turbiner pour un autre, et nous sommes parties dans le Midi toutes les deux, sous un autre nom, en pensant que nous saurions bien nous débrouiller toutes seules et qu'au moins nous pourrions profiter de ce que nous gagnions.

Hélas! à partir de ce moment là, nous n'avons pas eu de veine...

Un coup d'entôleage dans un palace, que nous avions pourtant bien patiemment combiné, a raté par une invraisemblable malchance...

Un veilleur de nuit a surpris ma compagne moment où elle allait chercher le magot, que j'avais placé bien à l'abri, dans le cagibi où le garçon d'étage fait les chaussures des clients. C'était une cachette dont nous usions souvent et qui n'avait jamais repérée. Il a fallu que ce diable de veilleur de nuit après avoir accompagné un client en ascenseur la curiosité d'aller voir ce qui se passait dans le en question, où il avait cru entendre du bruit.

Ma copine fut prise... Heureusement, je l'attirai dans notre petite auto, à quelques mètres de nous avec nos bagages.

Pendant que le veilleur de nuit téléphonait à la police, elle ne fit qu'un bond jusqu'à l'auto, de peur de nous débrancher en vite en avions l'habitude!

J'ai eu des hauts et des bas, logeant dans ces et parfois dans les hôtels de sixième étage. Tenez, je me souviens... Oh! c'est drôle!

J'avais remarqué une belle femme très élégante qui avait des perlouses et des diams en valeur. Elle avait des perlouses et des diams en valeur. Elle avait des perlouses et des diams en valeur.

« pour jouer », qu'elle disait, et s'en revenait comme ses lèvres étaient sensuelles, je l'attirai à moi.

Cette idée ne me quittait plus... elle était si belle que je me mettais à l'entôler. Cette idée ne me quittait plus... elle était si belle que je me mettais à l'entôler.

Tout à coup, sous prétexte de compliments sur mes bagues, sur ses lèvres... Moi, je visais le collier, sur son cou. Elle s'est assise à côté de moi.

Elle se rapprochait de moi, elle se rapprochait de moi, elle se rapprochait de moi. Elle se rapprochait de moi, elle se rapprochait de moi, elle se rapprochait de moi.

Elle se rapprochait de moi, elle se rapprochait de moi, elle se rapprochait de moi. Elle se rapprochait de moi, elle se rapprochait de moi, elle se rapprochait de moi.

Elle se rapprochait de moi, elle se rapprochait de moi, elle se rapprochait de moi. Elle se rapprochait de moi, elle se rapprochait de moi, elle se rapprochait de moi.

Elle se rapprochait de moi, elle se rapprochait de moi, elle se rapprochait de moi. Elle se rapprochait de moi, elle se rapprochait de moi, elle se rapprochait de moi.

Elle se rapprochait de moi, elle se rapprochait de moi, elle se rapprochait de moi. Elle se rapprochait de moi, elle se rapprochait de moi, elle se rapprochait de moi.

Elle se rapprochait de moi, elle se rapprochait de moi, elle se rapprochait de moi. Elle se rapprochait de moi, elle se rapprochait de moi, elle se rapprochait de moi.

Elle se rapprochait de moi, elle se rapprochait de moi, elle se rapprochait de moi. Elle se rapprochait de moi, elle se rapprochait de moi, elle se rapprochait de moi.

Elle se rapprochait de moi, elle se rapprochait de moi, elle se rapprochait de moi. Elle se rapprochait de moi, elle se rapprochait de moi, elle se rapprochait de moi.

Elle se rapprochait de moi, elle se rapprochait de moi, elle se rapprochait de moi. Elle se rapprochait de moi, elle se rapprochait de moi, elle se rapprochait de moi.

Elle se rapprochait de moi, elle se rapprochait de moi, elle se rapprochait de moi. Elle se rapprochait de moi, elle se rapprochait de moi, elle se rapprochait de moi.

Elle se rapprochait de moi, elle se rapprochait de moi, elle se rapprochait de moi. Elle se rapprochait de moi, elle se rapprochait de moi, elle se rapprochait de moi.

Elle se rapprochait de moi, elle se rapprochait de moi, elle se rapprochait de moi. Elle se rapprochait de moi, elle se rapprochait de moi, elle se rapprochait de moi.

(1) Voir « DÉTECTIVE », depuis le n° 417.



... nous
... a raté
... pague au
... que j'avais
... on d'étage
... e cachette
... jamais été
... ur de nuit,
... scenseur, ait
... dans le cagibi
...ruit.
... je l'attendais
... res de l'hôtel,
... téléphonait à la
... l'auto, et inutile
... en vitesse. Nous

... ant dans les pala-
... kième ordre...
... st drôle!... A Nice,
... très élégante, elle
... en veux-tu en voi-
... camp à Monte-Carlo
... s'en revenait le soir.
... erbe, ce collier! et,
... illes, je pouvais peut-

... us... alors, un jour, je
... ain, le même comparti-
... e, j'ai pu croire que je
... le tempérament de la
... me regardait à la déro-
... n quoi, tous les travaux
... premier péché!
... gagea... elle m'a fait des
... es, sur mes yeux, sur mes
... ollier, vous pensez!
... xte de palper la soie de ma
... côté de moi, et m'a parlé
... rmure qui m'engourdissait...
... ercement de cette femme me
... ardements de son saisisie, j'ai
... t... La frousse m'a saisie, j'ai
... rien à faire... Les yeux noirs
... antage de mon visage, je sen-
... s'alourdir... Oh! mais alors,
... e me suis endormie...
... éveillée, c'était Monte-Carlo. Plus
... plus de sac... Mes bagues avaient
... entolée! Moi! Moi!
... rté plainte? demandai-je sérieuse-

! Je ne voulais rien remuer! Sur-
... entais surveillée! Le plus fort, c'est
... n, je revois ma voleuse à Nice,
... alace, me regardant avec un air de
... ronnie! Sûr, elle avait deviné ce que
... intentions. Elle savait que je ne pou-

... i préféré lui laisser la place!
... rait-il, en Angleterre, une école de pick-
... on apprend à voler dans les poches, sur
... d'un autobus, dans la foule, à la sortie

Il m'a montré comment il faut couper les boucles des cheveux depuis qu'on les porte plus longs dans le cou. Ça se vend bien chez les coiffeurs pour les postiches!

Il faut savoir ouvrir doucement les sacs dans le métro, plonger deux doigts seulement pour retirer les billets. Parfois, on ne tombe que sur une facture acquittée ou sur une lettre d'amour! Le hasard ne vous sert pas toujours.

Un jour, au moment où j'avancais ma main pour faire jouer le fermoir d'un beau sac, j'ai vu qu'une autre l'avait aussi visé! Mais la « cliente » s'en était aperçue. Lorsque les deux doigts se furent glissés dans le compartiment aux billets, pan! elle a brusquement fermé son sac et crié : « voleuse ! » Celle-ci, prise au piège hurlait de douleur... Elle était blême. Ce jour-là, j'ai remercié le diable des voleurs de la concurrence!

Une rivale m'a tué un chien qui était épantant. Je l'amenais au Bois le soir à 22 heures. Un prétexte à conversation! Quand j'avais levé un type, du temps qu'il faisait sa petite affaire, Médor, lui, s'occupait du veston qui était dans l'herbe!

Il soutirait, en moins de deux, le portefeuille, qu'il « planquait » au pied d'un arbre. Le pauvre type croyait avoir perdu sa galette, puisque je ne l'avais pas quitté. Et, comme je l'engueulais, lui disant que c'était de la frime pour ne pas me payer, ça prenait toujours!

Mais, à partir de ce moment-là, commença pour moi une période de déveine extraordinaire. Autant tout m'avait réussi auparavant, autant les combinaisons que j'imaginai rataient à présent avec un ensemble parfait...

Je crois qu'il fallait accuser aussi la crise de cet état de choses. Les gens avaient moins d'argent, ne le gagnaient plus aussi facilement et se méfiaient davantage. Puis ils ne se balladaient plus avec autant d'espèces et de bijoux... En tous cas, rien ne marchait plus. Il fallut vendre notre auto, qui était pourtant un excellent moyen de travail...

Puis ma compagne fut prise dans une aventure malencontreuse... Elle avait rencontré, au moment où il arrivait à Marseille, un type très chic qui l'avait emmenée avec lui à l'hôtel.

Il avait un portefeuille bien garni et elle n'eut rien de plus pressé, naturellement, que de lui râfler tout ce qu'il y avait dedans. Son coup fait, elle quitta l'hôtel subrepticement, pendant que l'entolé dormait du sommeil du juste.

Jusque-là, tout allait le mieux du monde. Mais voilà-t-il pas que la matinée rencontra un garçon qui l'invita à prendre un verre et qu'elle eut la maladresse d'accepter!

Or, visez un peu cette poisse! Le type était précisément un policier parti à la recherche du type qu'elle venait d'entôler et celui-ci n'était autre qu'un employé qui avait jugé bon d'aller faire un tour sur la Côte d'Azur avec l'argent de son patron!

Le voleur fut arrêté et ma copine également! Alors, je me remis, toute seule, à la tâche; mais, dans l'entôlage, le travail qu'on fait toute seule n'est pas du bon boulot...

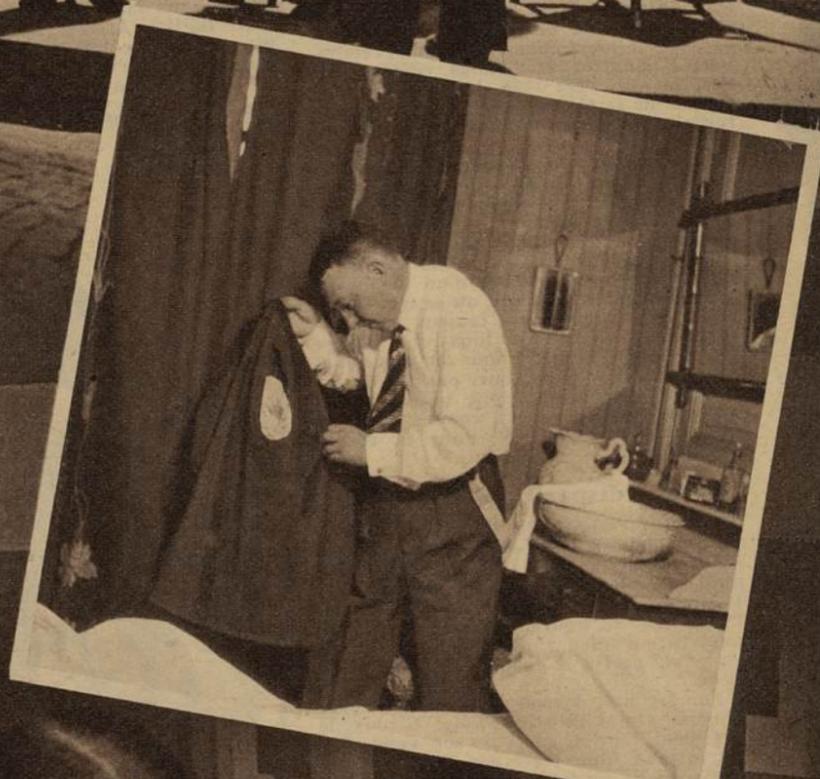
C'est du boulot de misère, comme celui que j'ai pratiqué ce soir et que je serai encore obligée de faire jusqu'à ce que j'aie trouvé une nouvelle compagne...

Gaby, pensive alluma une cigarette. Je rassemblai les notes que j'avais hâtivement jetées sur le papier. Elle avait, par un réflexe de pudeur assez fréquent chez une fille qui s'abandonne aux douceurs de la confession, ramené sur sa gorge nue son kimono à grands ramages.

— Et votre gosse, quel âge a-t-il?
— Mon gosse? s'écria-t-elle avec ahurissement. Qu'est-ce que vous voulez dire? Mais je n'ai pas de gosse, moi! Heureusement pour lui et pour moi, le pauvre agneau! Ah! c'est vrai, j'y repense maintenant! C'est vrai que je vous ai dit, pour vous attendre, qu'il fallait que je paye ses mois de nourrice! Et vous avez été assez ballot pour le croire! C'est vrai que ça aurait pu être vrai! Mais enfin, c'est classique comme excuse et vous avez été bien gentil de vous y laisser prendre!

Eh bien! vous savez, je crois que je vous ai raconté à peu près toute ma chienne d'existence... Vous voyez que c'est moins compliqué qu'on ne pourrait se l'imaginer, les Confessions d'une Entolée!

Sacha BRETON et Sonia RELLI.



Five

Crimes d'autrefois

GIROUX

Le procureur
assassin

FAMILLE de rochers maudite où le conseiller Prince trouva, un soir de février, le plus déplorable trépas, la Combe-aux-Fées a, de tout temps, été le cadre d'événements mystérieux.

C'est là, qu'en 1906 le poète-assassin Jandot écrivit son dernier recueil de vers, *Reflets*, et médita le double crime pour lequel il fut condamné à mort. C'est là que, entre 1896 et 1897, Vacher, l'éventreur de bergères, l'homme aux cent crimes, trouva un tranquille repaire dans la grotte de la Roche-fendue. C'est là que les Carbonari de la Restauration s'exerçaient au lancer du poignard sur l'effigie entoilée de leurs ennemis. Si nous remontons à d'autres âges, nous verrons que c'est là que, vers 1438, les derniers survivants de la féroce bande des *Ecorcheurs* furent à leur tour écorchés par le sire de Sombernon.

Mais restons à une époque plus rapprochée — quoique vieille de près de trois cents ans. Alors, la combe de granit s'appelait le *Four-aux-Fées* et aucune ligne de chemin de fer, aucun pont ne l'enjambait. Mais déjà, comme nous allons le voir, elle était le théâtre d'un ténébreux et interminable scandale, où se trouvaient mêlés des magistrats fameux dans le royaume. Car ce fut bien une affaire Prince avant la lettre que cet assassinat d'un conseiller à la Cour, par un de ses collègues, assassinat dont le secret demeura à jamais enfoui, comme celui du drame de février 1934, dans la combe rocailleuse.

Deux disparitions étranges

Le 6 septembre 1638, M. Baillet, conseiller-président à la Chambre des Comptes de Dijon, déclarait à plusieurs personnes qu'il se rendait chez son cousin germain, Philippe Giroux, président à mortier au Parlement de Bourgogne, pour lui faire une visite d'adieu. Philippe Giroux devait, en effet, partir le lendemain pour Rennes.

Sur les huit heures du soir, plusieurs témoins virent entrer à l'hôtel Giroux, le président Baillet, suivi de son valet. Dès cet instant, toute trace des deux hommes disparut. Et, le lendemain matin, le président Giroux se mettait en route pour Rennes, emmenant quatorze domestiques et, circonstance étrange, se faisait accompagner sur la route de Plombières-les-Dijon, jusqu'au *Four-aux-Fées*, par la femme du président Baillet.

Mais la disparition d'un magistrat de l'importance de ce dernier ne pouvait manquer d'intriguer son entourage. On jura bientôt. On raconta que messire Giroux était depuis longtemps l'amant de Mme Baillet et qu'il avait maintes fois exprimé le désir de l'épouser si elle devenait veuve. On murmura qu'il avait déjà empoisonné sa femme et qu'il n'avait pas dut reculer à assassiner le président Baillet et son valet, témoin gênant, pour abattre le dernier obstacle qui s'opposait à ce mariage. On ajoutait que la complicité de sa maîtresse était flagrante. Pourquoi l'avait-elle accompagné jusqu'au *Four-aux-Fées*, où ils s'étaient longuement isolés avant de se séparer ? Toutefois, Mme Baillet opposait le plus ahurissant démenti à ces rumeurs, en déclarant publiquement :

— Giroux n'a jamais eu l'idée de m'épouser, car il sait bien que j'ai une maladie honteuse.

C'était faux. Mais tant de cynisme montre de quelle boue devait être pétrie l'âme des deux misérables. Ce ne fut que le 9 mars 1839 qu'une enquête fut enfin ouverte. On le comprend : Giroux occupait une situation très élevée dans la magistrature. Il était le beau-frère du premier président de la Berchère et comptait de nombreux parents au Parlement. Il fallait, pour l'arrêter, des preuves indiscutables. D'autre part, dès qu'il se vit menacé, Philippe Giroux rentra à Dijon et rendit muets les témoins, par la terreur.

Tout d'abord, il essaya de l'intimidation en ordonnant des recherches pour retrouver les deux disparus, puis des juges pour lui-même. Les rares témoins sus-

ceptibles de parler reçurent des lettres les menaçant de mort. Les hôteliers en reçurent de semblables, si bien qu'ils refusèrent d'héberger les témoins appelés du dehors. De ce fait, l'instruction se traîna lamentablement jusqu'au début de 1640.

Le saloir aux squelettes

Le 21 mars de cette année-là, l'évêque de Langres rompit enfin les lances en fulminant un *monitoire*, ordonnance épiscopale, lue dans toutes les paroisses et frappant d'excommunication majeure tous ceux qui, les connaissant, ne révéleraient pas les faits se rapportant à la disparition de Baillet.

— Interrogez donc Eléonore Cordier, domestique de Giroux à l'époque de cette disparition ! suggéra un quidam.

On s'empressa de jeter la fille en prison « pour la soustraire aux menaces et aux fureurs de son ancien maître ». Et on l'interrogea sévèrement. C'est-à-dire que, à la mode du temps, on l'appliqua à la torture. Au troisième coin qu'enfonça le bourreau, Eléonore Cordier raconta ce qu'elle savait :

— Le matin du jour où messire Giroux est parti pour Rennes, je l'ai également accompagné jusqu'au *Four-aux-Fées*, avec Mme Baillet. Arrivés là, messire Giroux me confia un coffre en bois qu'il me demanda d'aller enfouir, sans l'ouvrir, dans les pierres de la combe. Ce que je fis.

de sa marraine, Mme Du Vigny, un saloir de grandes dimensions et extrêmement lourd.

Le 8 avril 1641, seulement — car le roi avait longtemps refusé de voir l'enquête se poursuivre en ce sens — les commissaires de la Tourelle opérèrent une descente chez Mme Du Vigny. Ils découvrirent, dans un cabinet fermé à clef, le fameux saloir tout recouvert de poussière et de toiles d'araignées. Ce saloir renfermait deux sacs de toile contenant des ossements, des débris de chairs desséchées, des lambeaux de vêtements, une botte, des souliers, un éperon.

Un procès comme on en voit peu

Désormais, la lumière était faite, tout entière, sur le double crime du 6 septembre 1638. Les loques retrouvées dans le saloir, autour des deux squelettes, s'identifiaient aisément avec les vêtements portés par le président Baillet et le valet de Giroux, le soir de leur disparition. D'autre part, les ossements de chacun des sacs correspondaient respectivement, par leur longueur, à la taille du magistrat et à celle du valet. Le double assassinat n'avait eu aucun témoin, sinon deux, subitement déçus peu après. Mais en vain, l'ex-président mortier continuait-il de nier farouchement. Le saloir aux squelettes, le coffret du *Four-aux-Fées* étaient charges suffisantes pour l'envoyer à l'échafaud, tout grand et puissant seigneur qu'il fût.

Ce fut le 2 mai 1643, que messire Philippe Giroux comparut devant la Grand'

Plusieurs conseillers avaient même opiné pour le supplice de la roue ou du bûcher.

Décapité cinq fois !

Suivant l'usage d'alors, l'arrêt devait être exécuté le jour même où il avait été rendu. Dans la nuit du 7 au 8 mai, Philippe Giroux avait reçu l'avis secret de s'attendre à mourir.

Et de fait, à midi, le lendemain, il fut conduit à la Conciergerie du palais où il dut écouter à genoux lecture de l'arrêt capital. Ensuite les huissiers lui demandèrent où il avait mis sa robe écarlate, son mortier et son bonnet carré. Il leur répondit qu'il ne s'en souvenait plus. A ce moment, le bourreau entra :

— *O fortuna hominum et quantus in rebus inane !* s'écria Giroux.

Mais se reprenant aussitôt, il ajouta : — Pardon messieurs ! ce vers profane et égoïste m'est venu à la bouche sans malice.

Pendant que l'exécuteur lui liait les mains, on l'affubla d'une robe quelconque qu'on lui enleva aussitôt. Ainsi s'effectua sa dégradation judiciaire. Puis les bras et les mains attachés sur le devant, on le conduisit à la grande porte du palais, pour y faire amende honorable. On lui plaça un lourd cierge allumé entre les doigts. Alors, le magistrat déchu sanglota :

— Ah ! ma main, il faut donc que tu portes cette torche ? Pardon à mon père, pardon au Roi, pardon à Dieu !...

— Avouez vos crimes !

Le supplicié se raidit.

— Je ne suis pas coupable !

Mais aussitôt après, il redemanda à se confesser. Enfin, à cinq heures et demie du soir, accompagné de deux pères minimes et du curé de Notre-Dame, sa paroisse, le condamné prit le chemin du Morimont. Les cloches de toutes les églises de la ville sonnaient les rues.

On s'étouffait dans les rues. Giroux avait récupéré toute sa morgue et tout son calme. Il saluait même au passage ceux qu'il reconnaissait dans la foule. Et beaucoup de gens ne pouvaient retenir leurs larmes.

Parvenu à la place du Morimont — où les exécutions capitales continuèrent d'avoir lieu jusqu'au siècle dernier — Giroux se confessa, une fois encore, et fit promettre aux religieux de conduire son cadavre à Marigny pour y être inhumé sans aucune cérémonie. Ce qui fut fait.

D'un pas souple, il gravit les marches de l'échafaud tout drapé d'étoffe noire et dressé au-dessus de la foule, contre le mur du château, telle la scène d'une des farces de l'époque. La foule entonna les litanies des trépassés. De nouveau, messire Giroux s'agenouilla. A ce moment, le substitut Deschamps, revêtu de sa robe d'hermine, monta près de lui :

— J'ai ordre de savoir si vous avez tué M. Baillet et si Mme Baillet était du complot ? lui demanda-t-il.

Giroux répondit doucement :

— J'ai dit tout ce que je savais !

— Alors, fais ton office ! ordonne le substitut à l'exécuteur, grand diable barbu qui attendait, appuyé sur le pommeau d'une longue épée.

Comme le bourreau voulait lui enlever son pourpoint, Giroux le repoussa, se fit délier les mains et se dévêtit lui-même. Pour la dixième fois peut-être, il retomba à genoux, et, la tête légèrement baissée, il attendit la mort les mains jointes, dans le geste de la prière.

Brusquement, le bourreau — nommé Perrier — lève son épée qui siffle dans l'air, et frappe le patient à la nuque. Mais, soit émotion, soit maladresse, il ne fait que blesser légèrement Giroux. Il frappe un second coup sans plus de succès. Les spectateurs, à la vue de ce supplicié qui montre tant de courage devant la mort, se mettent à hurler :

— Pendar de bourreau !

Terrorisé, l'exécuteur est encore obligé de relever trois fois sa bonne épée avant que la tête de Giroux roule au sol. Après quoi, il dut fuir sous une pluie de pierres et se retirer, hors de la ville, non loin du *Four-aux-Fées*, où un des siens possédait une bicoque.

Et pendant que Giroux expiait ses crimes sur l'échafaud, Mme Baillet, cachée chez un religieux de la ville, tremblait de peur, ne trouvant aucun mot de pitié pour le misérable, n'ayant qu'un désir, qu'un espoir : c'est que son complice ait été décapité sans avoir parlé. Alors elle se sentit délivrée et, pour mieux jouer son rôle, elle se mit à diffamer, d'exécutable façon, son ancien amant !

Emmanuel CAR.



A genoux, les mains jointes, le procureur Giroux va expier. En médaillon, sa maîtresse et complice Mme Baillet.

Tout aussitôt, la jeune domestique fut conduite dans la vallée de l'Ouche, vers Plombières, et put retrouver sans peine, dans le *Four-aux-Fées*, la mystérieuse cassette. Ouverte, elle ne contenait qu'une épée brisée, une baïonnette et un chapeau. Mais le chapeau portait une estafilade, il était ensanglanté et il fut vite reconnu pour avoir appartenu au président Baillet !

Le 11 mai 1640, Philippe Giroux, malgré ses protestations et ses menaces, fut donc écroué au château de Dijon. Dans son cachot, il n'en réussit pas moins à fabriquer de fausses lettres patentes du Roi, renvoyant son affaire devant le Parlement de Pau. Il pensait ainsi pouvoir s'évader au cours de son transfert. Cette machination ayant échoué, Giroux proposa alors à un prisonnier de guerre libérable, de s'emparer avec lui du château, de bombarder la ville, d'enlever le prince de Condé et de livrer Dijon aux Impériaux. Dénoncé par ce prisonnier, messire Giroux tenta alors de l'assassiner à coups de ciseaux.

Entre temps, des preuves accablantes de son double crime avaient été découvertes. D'autres domestiques de Giroux, en 1638, furent, tout comme la fille Cordier, mis à la question et les enquêteurs apprirent que, peu de minutes avant de quitter Dijon, le 7 septembre, Philippe Giroux avait fait transporter de son hôtel à celui

Chambre du Parlement, composée de seize juges dont tous les parents de l'accusé avaient soigneusement été exclus. Les portes du palais furent refermées à clef sur lui pour empêcher la foule de le huer pendant les débats.

A son entrée dans la salle, les magistrats ressentirent tous une pénible sensation en voyant s'asseoir devant eux cet homme qui avait été leur supérieur, ou tout au moins leur égal. Les pièces à conviction étaient là, terribles pour Giroux : c'étaient les squelettes de Baillet et de son valet reconstitués *os par os*.

— Reconnaissez-vous ces ossements ? — Non, monsieur ! répondit l'inculpé. Et jusqu'au bout, il se prétendra innocent. Mais la conviction des juges était faite et, le 8 mai 1643, ils rendirent l'arrêt suivant :

Privons ledit Giroux de tous honneurs, charges et dignités ; ordonnons que les habits de président lui seront ôtés par huissiers de la Cour ; le condamnons à être, par l'exécuteur de haute justice, conduit en pourpoint au devant de la principale porte du palais, et là, nu-tête, à genoux sur le perron, tenant à la main une torche ardente du poids de quatre livres, à faire amende honorable, demander pardon desdits crimes à Dieu et au roi ; ce fait, mené au champ du Morimont de cette ville de Dijon, et y avoir, par ledit exécuteur, la tête tranchée...

BLENNORAGIE

Traitement rapide et radical par voie buccale, sans lavages, ni injections. GONEPHAL guérit. Pas de complications, ni rechute. Envoi discret de la cure complète franco contre 62 francs. Rés. gar. ou remb. Lab. O. Sourcin 31, rue la Boétie, Paris (8^e) Paris (9^e)

GONEPHAL NOTICE Fco

Mme PAULETTE D'ALTY

Professeur libre d'Astrologie Gle Manoscopie qui transforme les êtres ainsi que les destinées troublées. C'est la personnalité la plus vraie, la mieux éclairée, et possédant un don absolument extraordinaire de savoir répondre à tout et trouver la solution de toute difficulté. Corresp. détaillée depuis 20 fr.

SECRET EGYPTIEN INFAILLIBLE
23, rue de Fourcroy, 23. Paris. « Métro Ternès ».

ÉCOLE INTERNATIONALE de DÉTECTIVES ET DE REPORTERS SPÉCIALISÉS (Cours par correspondance)

Brochure gratuite sur demande
34, rue La-Bruyère (IX^e) Trinité 85-18

MALADIES URINAIRES et des FEMMES

Résultats remarquables, rapides, par traitement nouveau.
Facile et discret (1 à 3 applicat.). Prostate. Impuissance. Rétrécissement. Blennorragie. Filaments. Métrite. Pertes. Règles douloureuses. Syphilis.
Le Dr consulte et répond discrètement lui-même sans attente.
INST. BIOLOGIQUE, 59, rue Boursault, PARIS-17^e

DÉTATOUÉZ-VOUS VOUS MEME RAPIDEMENT SANS DOULEUR avec le DÉTATOUÉUR VARVIL. Méthode scientifique ne laissant aucune cicatrice. Envoi discret contre remboursement: 100 fr. Résultat garanti

Renseignements gratuits: Docteur GAUCHON, Pharmacien, 201, Faubg. Saint-Denis, PARIS-x^e

FILTROCHO

FILTROCHO est le seul appareil de ce prix ne nécessitant aucune installation.
Un robinet d'eau froide, une prise de courant, et c'est tout.
FILTROCHO donne instantanément de l'eau chaude.
FILTROCHO débite de 30 à 60 litres à l'heure. Consommation insignifiante.

AUCUN DANGER

En un mot, c'est pour vous le confort, la rapidité, l'économie, car son prix est dérisoire en proportion des « services »... et il est garanti 5 années.

PRIX IMPOSÉ : 98 francs franco.

Plus de bouilloires
Plus de chauffe-eau.
Plus de perte de temps.



BON DE COMMANDE

Veillez m'adresser un FILTROCHO N° 47 avec sa garantie de 5 ans. Ci-joint 98 fr. en mandat, chèque.

Nom
Adresse
à adresser à FILTROCHO, 1, rue Lord-Byron à Paris (8^e).

La disparition de l'Antiquaire Laurence

M. Laurence, riche antiquaire parisien, a disparu dans sa villa du bord de la mer. Il s'y trouvait avec sa femme, son associé et son neveu. C'est seulement parmi ces trois personnes que se trouve l'auteur de la disparition, qui a agi si adroitement, qu'on ne peut découvrir le coupable, malgré l'enquête.

Le résumé du caractère de chacune de ces personnes, dressé d'après leur horoscope que vous trouverez ci-dessous, vous permettra de trouver l'auteur de la disparition.

LE NEVEU

LES PLANETES DONNENT :



Appétit de plaisir qui ne sera jamais assouvi. Toujours de gros soucis matériels qui encombreront sa vie. Impulsif et sans suite dans les idées.

Mme LAURENCE

LES PLANETES DONNENT :



Droiture et franchise sont les marques de ce caractère. Elle connaîtra des emportements et des violences, car elle ne sait pas dissimuler.

L'ASSOCIÉ

LES PLANETES DONNENT :



Les affaires et l'intérêt sont les préoccupations dominantes. Cela seul compte. Ces préoccupations sont servies par des qualités de calcul et de tenacité remarquables.



LE FAKIR BIRMAN vous offre 250.000 fr.

pour rechercher le coupable et participer au

GRAND CONCOURS DE L'ALMANACH DU FAKIR BIRMAN 1937

DONT LE SUJET EST CONSIGNÉ CI-DESSUS

PREMIER PRIX

UNE VOITURE 8 CV. DE 22.000 Frs

2^e PRIX : 15.000 Francs en espèces

3^e PRIX : 10.000 Francs en espèces

4^e PRIX : Un mobilier d'une valeur de 4.000 francs (des Galeries Barbès)

5^e PRIX : Un vélocar d'une valeur de 3.750 francs

et POSTES DE T. S. F. - APPAREILS PHOTO - FOURRURES - BIJOUX - OBJETS D'ART - BICYCLETTES LIQUEURS - PARFUMERIE et 10.000 VOLUMES RELIES des meilleurs auteurs, etc., etc...

L'Almanach du Fakir BIRMAN comprend :

416 pages de papier de luxe ornées de 400 bois gravés ;

les vertus des couleurs, des plantes et des pierres ;

UN DICTIONNAIRE DE MEDECINE OCCULTE ;

(secrets de guérisseurs, recettes de vieux grimoires, pratiques secrètes de médecins orientaux).

Les 365 horoscopes quotidiens de l'année ;

(un pour chaque jour de l'année qui vous indiquera le moment favorable aux affaires, la Bourse, la Loterie, les sentiments).

un dictionnaire inédit et complet de la Clé des Songes, etc.

Cet ouvrage unique en son genre vous sera adressé contre la somme de 6 fr. franco recommandé et vous donnera droit de participer au passionnant concours :

LA DISPARITION DE L'ANTIQUAIRE LAURENCE, doté de 250.000 francs.

1^o Pour participer au Concours, il faut retourner ou reproduire le BON ci-dessous avec 6 fr. et il vous sera adressé franco chez vous RECOMMANDE l'Almanach du Fakir BIRMAN 1937.

2^o L'argent peut être adressé soit en timbres français soit en mandat.

3^o Chaque personne a le droit d'adresser plusieurs solutions, à condition de joindre 6 fr. à chacune. Pour chaque envoi de 6 fr. il sera adressé un almanach.

BON DE PARTICIPATION AU CONCOURS DE L'ALMANACH DU FAKIR BIRMAN

à retourner au Fakir BIRMAN (Service 6), 14, rue de Berne, PARIS

L'auteur de la disparition est :

Inscrivez ci-dessous vos NOMS et ADRESSES

Mme LAURENCE ? -- L'ASSOCIÉ ?

Nom

LE NEVEU ?

Prénom

(rayer les noms inexacts)

Question subsidiaire pour

Adresse

départager les concurrents

Le nombre de réponses EXACTES est de :

Sous ce pli 6 francs en } timbres
ou mandat

Découper ce BON (ou le reproduire) et le retourner au Fakir BIRMAN (Service 6), 14, rue de Berne, Paris

(rayer la mention inutile)

DANS L'ENNUI, VENEZ A LUI

LA JUSTICE

GRANDS PROCÈS

MARTYRE D'UNE MÈRE

Le martyre d'une mère à qui on a enlevé son enfant et qui, emportée par sa douleur et son amour, devient criminelle, c'est le drame d'Emilie Violina, une jeune Luxembourgeoise, mariée à un serrurier italien, que les jurés de la Seine, la semaine dernière, ont jugée.

Emilie Violina n'a pas réussi à tuer son mari : six balles de revolver qui ont fait de sa victime un moribond, depuis quinze mois, d'hôpital en hôpital, agonisant. Elle a été acquittée.

Son procès fut pathétique moins par l'éclat des incidents d'audience (car l'accusée n'était pas de taille à supporter le rôle qu'elle avait tenu) que par les plaidoiries si parfaitement harmonisées de ses deux défenseurs, M^e Lucile Tinayre-Grenaudier et M^e Maurice Garçon.



Je voudrais retracer ici, non le récit de l'affaire, qu'on a pu lire ailleurs, mais quelques-uns de ses traits les plus déchirants.

Emilie Violina s'entendait mal avec le serrurier; lui, bon ouvrier, gagnait largement sa vie; elle, une rude discipline domestique l'avait formée. De part et d'autre, des qualités morales certaines; mais le ménage vivait en complet désaccord; différences d'humeur, de caractère, de tempérament et de race, sans doute.

Violina avait quitté la maison en juin 1935; un soir, c'était le 1^{er} juillet 1935, le petit Jean, qui avait sept ans, ne revint pas de l'école. Emilie se précipita : le père l'avait emmené.

La malheureuse chercha de tous les côtés pendant quatre jours; il se cachait à Ozoir-la-Ferrière, dans la banlieue, chez des compatriotes, mais elle l'ignorait. Le 5 juillet, elle se rendit au consulat d'Italie, avenue de Villars : elle y rencontra Violina. Le mari promit de ramener l'enfant le surlendemain.

Emilie Violina fut exacte, on le pense, au rendez-vous fixé au consulat, à trois heures de l'après-midi; plus qu'exacte, elle était en avance.

M^e Lucile Tinayre sut merveilleusement « rendre » l'état d'âme de la mère qui attend.

Elle est là, baignée dans cette indifférente atmosphère administrative et elle frémit, à chaque bruit; un pas s'approche : c'est lui, le mari qui revient avec son petit Jean? La porte s'ouvre; un employé chargé de dossiers apparaît. Son cœur bat plus fort à chaque déception renouvelée.

Les heures passent; elle ne sait pas combien de temps elle reste figée sur sa chaise, pauvre corps immobile et frémissant. Elle vit, selon la belle expression de M^e Lucile Tinayre, « le supplice de l'espérance ».

Elle ne veut pas sortir : peut-être Violina a-t-il eu un empêchement momentané, un retard...

Il a promis devant le vice-consul, l'autre jour, qu'il reviendrait. Elle croit encore... Elle demande à voir le fonctionnaire qui a été le témoin de l'engagement pris.

Et le vice-consul, en quelques mots, fait écrouler l'espérance.

— Mais non, madame, vous avez mal compris... Il m'a dit en italien que, s'il se décidait à rendre votre fils, il serait ici à trois heures. Il n'est pas venu, il a donc changé d'avis.



Le lendemain matin, exténuée, elle retourne à l'école de la rue de la Roquette : les enfants sortent, précipitamment. Aucune émotion ne lui est épargnée.

Elle est sur le trottoir, en face, et elle voit les mères qui attendent leurs petits, qui les prennent dans leur bras; elle entend le dialogue adorable : « Mon poulet, as-tu été sage? As-tu bien travaillé? »

Et les « poulets » qui répondent par des baisers joyeux. Elle, elle n'a pas Jean à serrer dans ses bras. Un éblouissement frappe sa vue : elle va chez un armurier, tout droit, et achète le revolver.

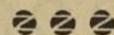
Elle a dit, par la suite, qu'elle avait eu, à ce moment, la volonté de mourir. Le suicide eût été une délivrance. Sa raison de vivre, son unique raison disparue, on peut la croire.

Et, chez elle, elle charge l'arme de six balles, en suivant à la lettre « l'instruction » collée sur la boîte et elle écrit des brouillons de lettres; elle les rature, les déchire, recommence plusieurs fois.

Elle ne s'est pas tuée et l'avocat général le lui a indirectement reproché. Car elle s'était encore raccrochée à une tentative ultime pour découvrir l'enfant; elle connaissait l'adresse de l'avocat italien, conseil de Violina. Chez cet avocat, par une coïncidence heureuse et tragique, elle trouva son mari. Ils sortirent pour « s'expliquer ». Toute l'après-midi, au Bois de Boulogne, on les entendit discuter : Violina, après quatre heures de discussion, clôtura l'entretien.

— Non, je ne le rendrai pas.
— Mais je m'adresserai à la justice française...
— Tu demanderas ce que tu voudras à la justice française, Mussolini lui répondra : le fils de l'Italie retournera à l'Italie!...

Alors les six balles partirent.

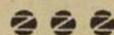


Après l'évocation si directe que réalisa M^e Lucile Tinayre, qui avait « vécu », dans sa plaidoirie, en femme et en mère les émotions mêmes éprouvées par Emilie Violina, M^e Maurice Garçon aborda l'examen des mobiles qui avaient inspiré l'acte du mari.

Violina était sincère en voulant rendre à son pays le fils qui lui appartenait. Conception qui bouleverse les nôtres : l'enfant est, avant tout, la chose de l'Etat. A sept ans, embrigadé dans les premières formations des « balillas », il devient un soldat de la nation. Violina ne voulait pas aller en Italie, puisqu'il gagnait bien sa vie en France, mais il avait le respect de ses obligations de citoyen.

Jean avait eu sept ans en janvier 1935; la date fatidique était survenue; Jean partirait dans le Piémont, chez ses grands-parents paternels...

La volonté farouche de l'Italien l'emporta sur le désespoir de la mère. La mère, ça ne compte pas, lorsqu'est en jeu la grandeur du pays : tout doit être immolé à la Cause. M^e Maurice Garçon traduisit en un langage splendide ces exigences nationales qui heurtent notre sensibilité.



Le verdict est rendu; Emilie Violina est acquittée. Mais le drame persiste. Il est des gestes meurtriers qui « libèrent » celui qui les a accomplis. La vengeance apaise souvent. Pour Emilie Violina, l'apaisement n'est pas venu. La souffrance est intacte.

Jean MORIERES.

Emilie Violina, la mère martyre et M^e Maurice Garçon, qui la défendit avec M^e Tinayre.



A Paris, Leymarie, qui tua Croquet, l'escroc aux béquilles, a été acquitté, après plaidoirie de M^e J.-Ch. Legrand.

ASaintes, Lagarde, l'assassin d'un cultivateur, appréhendé après un siège de 36 heures, a été condamné à mort.



CHRONIQUE DU CHATIMENT

Il y a eu, cette semaine, beaucoup d'acquittements à la Cour d'assises de la Seine. Mais comme le disait un jour Henri-Robert à cette barre qu'il marqua d'un inoubliable éclat, l'acquittement de l'accusé signifie souvent la condamnation de la victime.

Car c'est bien, en effet, un châtement moral, succédant à son exécution corporelle, que les jurés parisiens ont infligé à la mémoire de cet escroc, particulièrement malfaisant, dont le nom patronymique, par une assonance curieuse, révélait presque la profession : Croquet, dit de Belligny, qui ruina tant de commerçants, avant de tomber sous les balles du revolver de Louis Leymarie.

La justice légale ayant été trop faible à l'égard de cette authentique fripouille, claudicante et béquillarde, mais toujours aussi active dans ses méfaits, Leymarie en a débarrassé la société. La perte était mince. Il y a peu de meurtres plus excusables.

Emilie Violina, dont nous retraçons par ailleurs, le martyre, a bénéficié de la même pitié.

Mais dans le Var, le tueur de bergers a été conduit l'autre matin à l'échafaud. Cette admirable région de la Haute-Provence, où la lumière est d'une qualité unique, est actuellement une terre de sang. Non loin a opéré, avec ses huit cadavres, le jeune Ughetto.

A Caen, l'entraîneur Martin a été guillotiné. M. Deibler ne chôme pas, lui.

Du côté de la correctionnelle, on a jugé un père indigne. Miclo, qui aurait eu sa place à la Cour d'assises.

Cette brute avait supplicié en 1933, à Epernay, son petit beau-frère, André Hervé, un enfant de onze ans, sous prétexte qu'il travaillait mal en classe.

Il fallut que deux ans plus tard, un soir où il était ivre, Miclo tentât de jeter par la fenêtre sa belle-sœur pour que ses brutalités abominables envers André Hervé fussent enfin dénoncées.

Trois ans de prison : telle est la peine que réserva à Miclo la 10^e Chambre de la Cour de Paris ; le maximum eut été encore trop bénin.

Un an de prison avec sursis à M. Ludwig Seelig, ancien conseiller d'Etat au Ministère des Beaux-Arts du Reich. Ce haut fonctionnaire allemand, israélite, réfugié en France, était devenu amoureux de la caissière d'un restaurant, avenue de la Grande-Armée. M. Seelig avait soixante-cinq ans ; à cet âge, les passions sont aussi fortes qu'au printemps de la vie et comme le fait l'amoureux de vingt ans évincé, le conseiller d'Etat tira sur la caissière une balle de revolver. Il lui érafla le bras, par bonheur.

M. Boyer, qui fut l'héroïne de ce drame passionnel, se montra généreuse : elle plaida pour le coupable. M. Ludwig Seelig s'en est tiré à bon compte.

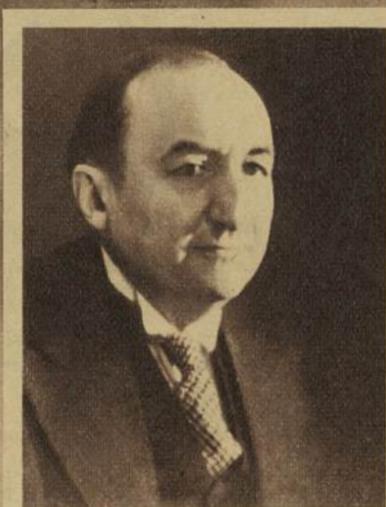
DES HOMMIES

PETITES CAUSES

MATCH NUL



Le match entre Jeff Dickson et Mme Balluteaud était arbitré par le président Teillard de Nozerolles.



La 14^e Chambre du tribunal correctionnel était, l'autre jour, transformée en une annexe du Palais des Sports : on y jugeait Jeff Dickson, aux prises, dans un match redoutable, avec Mme Balluteaud, veuve de Charles Balluteaud, le héros de la guerre, commandeur de la Légion d'honneur et président du Conseil d'administration de la société montée par Dickson.

Le match était arbitré par le président Teillard de Nozerolles et ses deux assesseurs.

Accusé par Mme Balluteaud d'une vilaine tentative d'effraction du bureau du mort, pour y soustraire des papiers importants, Jeff Dickson avait crié au scandale, au mensonge, voire au chantage.

Les témoins, loin d'apaiser la lutte, dans une serene collaboration avec la Justice, l'envenimèrent de leur mieux. La Justice, vieille dame ridée, essoufflée, décatie, suivait le combat avec effarement.

A la barre, au lieu du traditionnel défilé de témoins, représentés par différentes professions sociales — toujours les mêmes — l'agent, un inspecteur, le bistrotier et la concierge, nous vîmes des « poids-lourds » en la personne de Deglane ; mais nous n'eûmes pas l'honneur de la présence de Paoli, cependant cité par huissier.

Il en coûte à Paoli, pour cette négligence de ses devoirs judiciaires et ce manque de déférence envers le tribunal, une amende de 50 francs, ce qui veut dire, grâce au miracle de la multiplication fiscale, un peu plus de 500 francs.

Mais Paoli a les épaules larges ; il peut supporter ce coup de chat-fourré.

A défaut de Paoli, Deglane s'expliqua. La plaignante, invoquant certains témoignages, soutenait que Deglane et Paoli avaient, sur l'ordre de Jeff Dickson, tenté d'ouvrir un meuble du bureau. On discuta longuement sur le point de savoir si ce meuble était la table-bureau de Charles Balluteaud ou la bibliothèque ; après bien des palabres, on tomba d'accord sur la bibliothèque, laquelle n'avait pas cédé. Et comme le dit drôlement M^r Jean-Louis Aujol, qui défendait, avec M^r Jean-Charles Legrand, les intérêts de la partie civile, il était surprenant qu'« à ces deux poids lourds, la bibliothèque eût résisté ».

Pour le bureau, on savait qu'un serrurier avait été requis. Mais Jeff était-il bien coupable de quelque délit ? En tout cas, c'est un drôle de chef de bande qui a besoin de deux colosses pour ne pas forcer un secrétaire et qui avertit un serrurier. Il aurait pu aussi faire tambouriner cette intention de cambriolage.

Deglane l'innocenta. Quant à Paoli, il aurait dû s'expliquer sur un grave propos que lui prêta son ancien secrétaire El-Koubi.

— Paoli, dit le secrétaire, m'a avoué qu'il avait cambriolé le bureau et qu'il en voulait à Dickson de l'avoir mis dans un sale pétrin...

Mais Paoli n'était pas là... L'avion qui le ramenait du Maroc s'était posé on ne savait où.

Les arbitres, ne sachant pas qui détenait la vérité et trouvant qu'en fin de compte, la culpabilité de Jeff Dickson était loin d'être établie, l'acquittèrent.

Mais le match n'est pas terminé : Mme Balluteaud ayant fait appel, il recommencera devant la cour.

VISION FUGITIVE

Un matin du 15 août 1936, Mme Gaillon, femme de ménage, prenait le frais à sa fenêtre. Elle n'avait pu s'offrir de congé payé, pas la moindre villégiature.

Accoudée au rebord, elle laissait aller son esprit à une paisible méditation. Et soudain, d'une chambre située en face dans la cour, elle vit les rideaux s'agiter ; un homme apparut devant elle, manifestant, par des gestes suffisamment expressifs, qu'elle ne lui était pas indifférente.

Mme Gaillon poussa un cri, ferma sa fenêtre et garda le silence sur la vision qu'elle avait eue ce jour-là.

Le surlendemain, le même manège recommença. Cette fois, Mme Gaillon, dont les mœurs sont pures, ne put conserver la même discrétion. Elle raconta l'histoire à son mari qui demanda, sous une forme énergique, des explications au « monsieur d'en face », menuisier de son état, présentement chômeur.

Ledit menuisier prit très mal la demande d'explications. Et il administra au mari une râlée ; ce qui était une réponse fort peu satisfaisante. Plainte et comparution du menuisier devant la 12^e chambre correctionnelle.

Raymond Heurt, le présumé coupable, acceptait d'être traité de violent, mais non de satire.

Il reconnaissait avoir porté des coups, il niait l'exhibitionnisme.

Et cependant, le témoignage de Mme Gaillon était des plus précis.

— ...Vous êtes sûre, madame, dit le président, de ne pas vous tromper ?...

— Absolument sûre. J'ai même remarqué que la chemise de monsieur était bleue.

Raymond Heurt, qui n'avait cessé pendant la déposition de l'accusatrice de faire des signes de protestation, triompha :

— Voilà mon innocence prouvée ! je ne porte jamais de chemise bleue : c'est contraire à mes convictions politiques... (hilarité).

Mme Gaillon restait ferme sur ses positions ; elle insistait sur la couleur du linge et précisa le « mécanisme » de la scène.

Mme GAILLON. — J'ai vu la chose (nouveaux rires).

Avec une indignation grandissante, elle fournit des détails circonstanciés : le renouvellement à deux jours d'intervalle du « spectacle » gratuit, non à bureaux fermés, qui lui avait été offert spécialement, était caractéristique, affirma-t-elle, des manies de son inquiétant « vis-à-vis ».

Elle ne connaissait pas M. Heurt ; on ne pouvait donc le soupçonner d'une dénonciation qu'expliqueraient un ressentiment passé, une vengeance.

Mme GAILLON. — ...Je suis une honnête femme et qui a tout vu (sic).

A ce langage énergique s'opposait la non moins véhémement dénégation de l'inculpé. Visiblement, le tribunal était dans l'embarras.

Raymond Heurt n'avait jamais attiré l'attention des voisins par des scènes du genre de celle qui occupait les magistrats. Il est vrai qu'il faut un commencement à tout. Mais tout de même...

Le dossier fournissait une transaction toute naturelle : puisque les violences étaient reconnues, le menuisier serait condamné pour les violences et l'outrage public à la pudeur écarté.

Et l'histoire se termina par 50 francs d'amende.



Huet, agresseur d'une débitante de la rue Oberkampf, répond à l'interrogatoire des inspecteurs et avoue. Joséphine Luner, qui tortura sa servante jusqu'à la mort, écoute la sentence de mort des jurés viennois.



COURRIER JURIDIQUE

R. G., Toulon (Var). — La relégation étant une peine accessoire, il nous faudrait connaître le montant de la dernière condamnation que vous avez encourue. Les mesures de grâce dont vous avez bénéficié en raison de votre bonne conduite faciliteront votre réhabilitation, mais pratiquement il vous faut attendre encore longtemps avant d'introduire votre demande. Le délai de la réhabilitation légale, dans votre cas, est de vingt ans. En fait, la Cour n'accorderait le bénéfice de la réhabilitation facultative, qu'après un temps d'épreuve d'au moins dix ans.

En ce qui concerne le casier judiciaire, il suit le sort de la réhabilitation. Si vous obtenez cette faveur, le bulletin n° 3 sera blanc.

Mme Louise R., Paris (15^e). — Vous ne pouvez déposer une plainte en abandon de famille contre votre mari que s'il cesse pendant plus de trois mois, de vous payer la pension alimentaire à laquelle il est tenu.

Encore faut-il que cette pension soit relative à l'entretien des enfants ; si elle vous est personnelle, le délit ne subsistera que jusqu'au prononcé du jugement de divorce. Une fois le divorce rendu, votre créance cesse d'être « pénale » pour n'être plus que civile et vous risquez alors de vous trouver, comme tant d'autres, devant un insolvable.

La loi, sur ce point, hélas ! protège mal les faibles.

Mlle Gabrielle P., Reims. — Vous ne pouvez engager une action en recherche de paternité contre votre amant, pour le faire déclarer père de votre enfant, puisqu'il était marié à l'époque de la conception.

La loi interdit d'établir la filiation des enfants adultérins et incestueux. Elle ne leur accorde qu'une aumône : des aliments, pour les empêcher de mourir de faim.

Pierre T., Nice. — Non, le délit de fuite n'est pas compris dans le projet de loi sur l'amnistie.

Et nous nous en félicitons. Il serait scandaleux qu'on accordât le pardon aux « chauffards » d'une lâcheté particulièrement répugnante.

Mme Henriette S..., Paris-16^e. — Vous nous demandez si l'on peut qualifier d'« adultère » une liaison vouée au culte de Sapho ? Question de mots, curieuse lectrice. Le tribunal, chargé d'examiner le procès de divorce, se préoccupera moins d'une controverse de vocabulaire que d'apprécier la « chose ».

Or, la chose, judiciairement s'appelle « injure grave » et elle suffirait, si elle était prouvée, à faire prononcer le divorce aux torts et griefs d'une parisienne, sans doute charmante, mais qui n'a pas le droit d'être... lesbienne.

Pierre A..., Montauban. — « Y a-t-il outrage public à la pudeur à avoir des relations intimes dans une grange ? »

Telle est la question que vous nous posez.

— Bien sûr, si la grange n'est pas close et si l'œil... du garde-champêtre peut jouir du spectacle que vous lui offrez.

Trop d'hommes tarés arrivent en Guyane : il faudrait créer un service spécial de psychiatrie.



VII. — Quelques histoires encore et une conclusion ⁽¹⁾

L'ADMINISTRATION pénitenciaire a beaucoup exploité le meurtre du docteur Aquarone frappé par un forçat à peu près fou, lors d'une visite médicale. Elle oublie de dire que c'est une vieille, très vieille histoire qui remonte à plus de quarante ans, mais elle n'oublie pas de dire aux *tourbifs*, dès leur débarquement à Saint-Laurent-du-Maroni : « Les forçats ? Le meilleur ne vaut rien. Ah ! si vous les écoutez. » Les invitations pleuvent sur le jeune médecin. Dès qu'il arrive, on lui fait risette. On lui fait même des cadeaux. Mais lorsque le médecin s'est rendu compte que tout est loin d'être parfait dans l'administration pénitenciaire, il a tendance à se placer du côté du gibier — même s'il s'agit d'un gibier de potence — contre le chasseur ; du côté des forçats, pas avec leurs gardiens.

Même le docteur Passerieux qui, dans les populations pénale et pénitentiaire, avait une réputation d'inflexible, ne pardonnait rien aux surveillants, mais soignait ses malades bagnards (qu'il appelait « ses brigands »), tout aussi bien que s'ils eussent été de riches clients.

La Pénitenciaire tient grief aux médecins de garder trop longtemps les malades à l'hôpital : « Nous n'avons plus d'hommes. » Le médecin, lui pense : « Les chantiers descendent demain. Quelle avalanche de nouveaux débris humains ! Je vais mettre des « exéat. » Ils ne sont pourtant guère brillants. Je leur dirai de revenir. » (Docteur Lacroix.)

« Le transporté Le Goff, matricule 40.302, passera devant le tribunal maritime, le 17 courant. Prière l'expédier à Saint-Laurent par le Tanon quittant les Iles-du-Salut le 13. »

C'est une note de la direction. Le Goff est malade, très malade, à l'hôpital. Le docteur Philaire écrit sur la note, au crayon bleu : Non ! De session en session, à la même demande fut faite la même réponse. Le Goff resta dix mois à l'hôpital. Il était poursuivi pour avoir appelé voleur un surveillant qui volait. De guerre lasse, le juge prit une ordonnance de non-lieu.

L'A. P., aussitôt, réagit. Le médecin demande des réparations à l'hôpital. On ne les refuse pas, mais on n'y procède pas. Il demande un garçon de famille, on lui envoie un chenapan..., ou un « mouchard ». Ou, sans le prévenir, à des fins mystérieuses, on désorganise son service en lui enlevant ses employés.

Le docteur Coléno dépêche son garçon à la Coopérative des Iles, acheter une bouteille de bière. Il est deux heures. Ce n'est que trois heures plus tard que le garçon sera servi.

Le docteur Perséquers passe devant la « Salle d'Honneur ». Ils sont là, quatre surveillants qui jouent aux cartes.

— Médecin de chevaux de bois !, crie l'un d'eux.

La visite du pénitencier de Cayenne a lieu deux fois par semaine, à 9 heures. Le médecin se rend, de l'hôpital au camp, dans la voiture de l'A. P. Mais, il est quelquefois 11 heures, la voiture n'est pas arrivée et le docteur attend. Il téléphone au pénitencier, la voiture est en route pour « les Travaux ». Il téléphone aux « Travaux », la voiture est en route pour le commandement. Il téléphone au commandement, la voiture est en route pour l'hôpital. La voiture n'arrivant pas, le médecin téléphone au camp qu'il ne passera pas la visite.

À l'hôpital colonial de Cayenne, chaque fois qu'un certain sous-officier était de ronde, il se laissait accompagner du surveillant infirmier-major qui visitait les corbeilles des bureaux du médecin-chef et jusqu'à celle du chef du service de santé.

Entre les médecins et l'A. P., il ne peut y avoir d'alliance. L'A. P. est occupée à tuer les forçats, les médecins à les sauver.

L'antagonisme est perpétuel.

Quand, par hasard, un médecin s'allie à l'Administration, le résultat le plus certain est une recrudescence de la mortalité.

La question a été posée de savoir si le médecin doit être un auxiliaire de l'Administration.

Oui, répondait l'A. P., le médecin-commandant Caccavelli et le médecin-colonel Jauneau.

— Non, répondent les autres médecins.

M. Carmouze demandait l'autonomie des hôpitaux. Et le docteur Orly tranchait : « Je suis médecin, je ne suis pas surveillant. »

A bord de toute nef que l'orage ballotte,
Il faudrait un poète encor plus qu'un pilote.

Pourquoi ne confierait-on pas le bagne aux médecins ? Vous allez me dire : « Mais le bagne va être supprimé. Nous avons lu ça dans les journaux. MM. Moutet et Rucart, l'affirment. » Je ne doute ni du cœur ni de la bonne foi de ces deux ministres ; mais je connais cette chanson-là. On me la chante depuis dix ans. Je crois

même qu'une loi a été votée ; des projets mis sur pattes. Tout s'est effondré depuis, hors le bagne qui est toujours debout et le docteur Rousseau a bien raison qui me disait l'autre jour : « En attendant qu'il soit supprimé, faisons comme si nous n'en savions rien et continuons à combattre... »

Le règne de la « débrouille »

Le bagne aux médecins ne ferait pas l'affaire de tout le monde. Les médecins mettraient fin à certains petits trafics que je dénonce :

Tous les fonctionnaires ont droit aux cessions de médicaments. Les produits leur sont facturés au prix du grand livre majoré d'un pourcentage négligeable et des frais de manipulation. Le médecin, pour une dent malade, prescrit du liquide de Bonin. L'ordonnance revient à 10 francs. Le malade refuse de payer. Ce malade était commandant.

— Du liquide de Bonin, 10 francs ? On se fout de moi !

Il ignorait probablement que le chlorhydrate de « coco » coûte 3.600 francs le kilo.

Une circulaire ministérielle prévoit que, pour une analyse de laboratoire : selles, urines, crachats, sang et pus, les fonctionnaires devront payer les prix fixés par un tarif. Un examen simple : cinq francs. Un examen après coloration : dix francs. Une analyse complète d'urine : trente francs. Dès réception de la circulaire, le médecin la met en vigueur. C'est le commandant lui-même qui en est la première victime. Mais quand le commis aux entrées lui réclame cinq francs, il dit : « Non, non, je ne payerai pas. Pourquoi cinq francs ? Cinq francs de quoi ? Le manipulateur est transporté. Il ne coûte rien à l'Etat. »

Le médecin insiste. Le commandant s'obstine. La circulaire demeure inappliquée.

D..., à sa « dame » à l'hôpital. Elle reçoit de la cambuse, par prescription médicale, une bouteille de champagne par jour. C'est le mari qui vient la boire.

Où s'approvisionne l'hôpital. Aux magasins de l'Administration. Le gestionnaire est surveillant. Aussi mouille-t-il le vin, le sucre et le café. Cent kilos de café entrent en pharmacie. La caisse est humide, gonflée. Ses ferrures menacent d'éclater. Du café y a été pris et elle pèse plus de cent kilos. Le médecin constate et refuse la caisse.

Pour trois kilos six cents d'endaubage, il n'est délivré que trois kilos. En décembre 1928 ou janvier 1929, l'hôpital commande du saindoux. La cambuse lui livre une caisse dans laquelle il manque quatre boîtes.

C'est ce même surveillant-gestionnaire qui disait, deux poules et un coq lui ayant été pris : « Ces forçats ne méritent pas tout le bien qu'on leur fait ! »

La plupart des garçons de salle ne sont pas longtemps à l'hôpital. Ils s'évadent, s'enivrent ou volent les malades.

Entendez-les à la Morgue où ils viennent de transporter un mort :

— Il avait un sac, ton client et du linge dedans. Une chemise, au village, c'est trois francs ; une paire de chaussures, quinze sous ; une ceinture de laine, ça, c'est très demandé, pour les mines, on en tire jusqu'à quinze francs. Ici, tu sais, c'est la consigne : « chacun pour soi. Si tu veux manger, défends-toi. Qu'est-ce que tu touches comme « gratte » ? Moi, je touche mon café, un quinquina et du pinard. Le café, je le bois ; le quinquina, je le donne et le pinard, je le vends : cinquante centimes. Avec le « haveux » de « rab » que je « fourgue », ça paie « l'perlot ». Une ventouse, c'est six « bourgues ». Un lavement, c'est « dix ronds ». Ma mesure « à jus » est de vingt-quatre, elle devrait être de vingt-cinq, j'agne un centilitre par ration. Et comme je ne la remplis pas, j'en gagne deux. Qu'est-ce que tu veux, on « se démoussaille », c'est le bagne. »

Le matelassier vend du fil, la toile à matelas, les aiguilles ; les cuisiniers vendent les rations. Une gamelle pleine, quinze sous. Des tomates, des haricots, un bifteck, parfois du poulet. C'est le premier service qui paye, le service du personnel.

Un forçat, faisant fonction de commis aux entrées, vendait, les jours de repos, les classements et les envois aux impotents.

Tout s'achète, au bagne ; tout se vend ; tout se vole, c'est « la débrouille ».

Un malade meurt-il, aussitôt, l'infirmier se précipite. Et ce n'est pas pour s'assurer qu'il est bien mort, c'est pour sonder son matelas, chercher dessous son polochon. La salle entière assiste et ne proteste pas. L'héritage est un casuel. Cela revient à l'infirmier. Plus tard, sur la dalle de la Morgue, la fouille se fera plus intime. Le mort pourrait avoir un « plant ».

Ces mœurs, inqualifiables, n'existent que par la faute des surveillants. Ils assurent mal leur service.

Le médecin sait trop ce que valent certains surveillants.

Il connaît B..., qui, chaque jour, vient voir sa femme à l'hôpital et s'en retourne, un panier plein de boîtes de lait qu'elle n'a pas bues, bouteilles qu'elle n'a pas débouchées, vins de Champagne et de Bordeaux.

Il connaît P... qui dit : « Des crèmes, pour les forçats, c'est scandaleux ! ».

Il connaît F..., aussi, qui va, entre deux parties de jacquet, éprouver l'honneur d'une noire, et s'en revient, baissant l'oreille, parce que la fille a crié, n'a pas voulu, s'est défendue. D'autres, pour bien moins, sont au bagne.

M..., n'a tué qu'une gamine, l'enfant d'un collègue, par vengeance ou par jalousie, par inadvertance peut-être, c'est la thèse de la défense, le Conseil lui infligera un an de geôle.

Quelques anecdotes encore.

les médecins du BAGNE

Le docteur Labernardie adresse, à l'un de ses anciens auxiliaires, un colis contenant du tabac, du chocolat et des chaussettes. C'est le surveillant B..., qui reçoit le colis. Il prélève six paquets de tabac, les chaussettes, une tablette de chocolat et remet ce qui reste du paquet à son destinataire.

Un docteur prescrit au commis de lui présenter les menus pour sept jours, quatorze repas. L'écrivain transporté propose : Ragout de viande, potage, haricots au gras, etc...

Mais le commis corrige et raye.

— Ils n'ont pas besoin de cela. N'amenez pas de révolution. Ragout de viande ? Non, Viande bouillie. Haricots, je supprime « au gras ». Pourquoi potage ? Soupe suffit. »

Le père Fabre, alors presque évêque, est au Iles du Salut, en tournée pastorale. Sa messe dite, il se promène, visite les cases, les hôpitaux. Il s'arrête à la pharmacie, entre chez le forçat comptable et s'assoit sans plus de façon. Arrive l'infirmier Marcheras, forçat aussi. Et comme un surveillant pénètre, soupçonneux, le père lui dit, d'une voix toute de bonté, souriant comme devait sourire Jésus pressé par la canaille : « Vous voyez, je suis là, assis, entre mes deux vieux camarades. »

Guérir, soulager, consoler

Quelle conclusion tirer de cette longue étude, sinon celle de M. Carmouze dans l'un de ses rapports annuels ?

1° Créer un cadre d'infirmiers-transportés, afin de pouvoir assurer le recrutement de ces auxiliaires et leur inculquer, tout au moins, les premiers principes de l'hygiène et de la prophylaxie ;

2° Remplacer les surveillants-infirmiers-majors, qui ne rendent presque aucun service, par des infirmiers de la Section des infirmiers coloniaux ;

3° Confier la gestion des hôpitaux pénitentiaires à des officiers gestionnaires du corps de Santé colonial. Les médecins ne se plaindraient plus du pillage de leurs formations ;

4° Poursuivre l'autonomie des hôpitaux du bagne : Budget autonome, Masse autonome, Commandement autonome. C'est la seule manière de transformer le bagne, au point de vue physique, en un milieu normal. Et, pour le transformer, au point de vue moral, c'est à l'enseignement qu'il faut s'adresser. Des médecins pour le corps, des professeurs pour l'âme. On a rééduqué les blessés de la guerre, rééduquons aussi ces malades sociaux que sont les condamnés ;

5° Supprimer la résidence obligatoire. Le forçat a purgé sa peine, qu'il s'en aille. Vous l'avez amené en Guyane, ramenez-le en France. « Est-il juste d'ajouter à la peine subie, une expiation supplémentaire », demande Ferdinand Dreyfus. La colonisation pénale a fait long feu. Vos multiples interdictions ne tendent qu'à créer cette armée du crime que vous dites vouloir combattre ;

6° Créer un service de psychiatrie ;

7° Etablir des cantines pénitentiaires ;

8° Distribuer des bons supplémentaires de vivres, ces bons qu'ont instaurés les décrets de 1925 et qu'aucun transporté n'a vus.

Il y a d'autres vœux encore à formuler. Mais ils ne sauraient trouver place dans une étude sur les médecins.

Je vous ai montré les médecins au bagne, je vous ai dit leurs ennuis, leurs luttes, leurs travaux, comment ils conçoivent leur rôle, le plus beau peut-être qui soit, et comment, sans une faiblesse, ils s'efforcent de le remplir.

Ce rôle tient dans une formule : guérir quelquefois, soulager souvent, consoler toujours.

Le médecin guérit, la preuve, c'est la diminution de la mortalité au bagne, depuis, surtout, le passage de Carmouze. Le preuve, c'est qu'il suffit que le pénitentier de Saint-Jean soit sans médecin, pour que les malades soient plus nombreux et que les décès recommencent à graver vertigineusement une courbe sans cesse ascendante.

Le médecin soulage ; le forçat qui souffre n'est plus pour lui qu'un homme qui souffre. Disons plus, de la chair qui souffre.

Le médecin console aussi. Il parle avec douceur, ne profère pas d'injures et n'est jamais brutal.

— Voyons, mon ami, dit le docteur. Serre les dents, petit, dit-il encore, ou « Allons, les enfants, du silence ! »

Il ne dit pas : « Sale forçat ! », ou « Tu vas te taire, saloperie », ou « Fermez vos gueules, là-dedans ! »

(1) Voir « Détective » depuis le n° 412.



A son influence sur le corps, s'ajoute une influence sur l'âme. C'est par lui que le condamné tient encore à la société, espère encore de la vie.

Et nous avons vu des forçats qui, à la veille de mourir, alors que le docteur passait, lui prenaient la main, l'embrassaient, disaient : « Merci, monsieur le major. »

— Oui, oui, lui disait-il, tais-toi, mon vieux, tais-toi. Ça ira mieux demain, je te le certifie. Couche-toi... Dors... Oublie... oublie et prie, peut-être sais-tu encore prier...

Ces derniers mots-là, le docteur les disait bas, tout bas, dans un souffle, en posant la tête du mourant sur le traversin sale.

Quand le docteur se redressait, il écrasait d'un doigt furtif, les pleurs qui perlaient à ses yeux.

Et il disait : « C'est malheureux ! Mourir ici. Le pauvre gosse ! Que puis-je encore tenter pour lui ? Faites-lui de l'huile camphrée, Sollier. On ne sait jamais, un miracle... »

Les assistants étaient pensifs, et la salle silencieuse. Le surveillant, seul, ricanait.

Cet agonisant, d'autres aussi peut-être, avaient bien mérité

*Que, laissant derrière eux, un doute sans limite,
Tombés dans la frayeur d'un soir insidieux
Leur disparition imite
Celle des marins et des dieux...*

Marius LARIQUE.

— FIN —

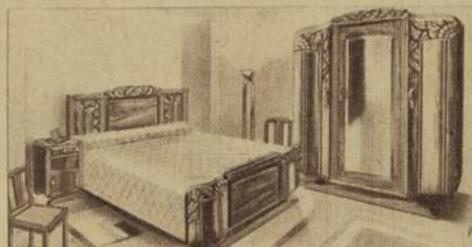
*C'est trop souvent la
faute de surveillants qui
assurent mal leur service
aux hôpitaux, si le ba-
gne est si meurtrier.*



EXPOSITION 1937

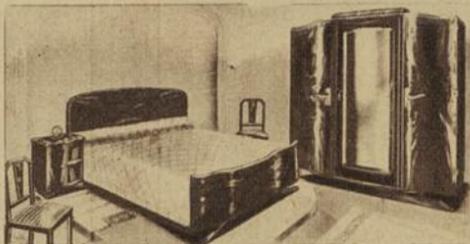


ENCORE EN TÊTE DU PROGRÈS !
Présentation des mobiliers "EXPOSITION 1937" qui, par leur SOCLE de conception nouvelle appartiennent à la décoration de grand luxe, et sont néanmoins offerts **AUX MÊMES PRIX** que des meubles de fabrication courante. Profitez de cet effort sans précédent !



"EXPOSITION 1937"
N° 975 - Chambre
mod. à doucines
pieds acle, chêne
massif ciré, sculp-
tures prises masse.
Compl. sacrifiée à
1675 fr.

"EXPOSITION 1937"
N° 1045 - Chambre
mod. à doucines
pieds acle, ronce
de noyer de France
vernie ou palissan-
dre des Indes verni.
Compl. sacrifiée à
2245 fr.



GALERIES BARBÈS

55, Boul. Barbès - PARIS (18^e)

Succursales : ALGER 26, Rue Michelet ■ BORDEAUX 90-92-94, Cours d'Alsace-Lorraine ■ LE HAVRE 19, Rue du Chillon LILLE 114, Rue Nationale ■ MARSEILLE 11 et 20, Rue Montgrand NANCY 42, Rue des Dominicains ■ NANTES 27, Rue du Calvaire SI-NAZAIRE 2, Rue Villès-Martin ■ TOULON Palais Vauban TOULOUSE 63, Boulevard Carnot

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE-ALBUM

Magasins ouverts toute la journée (sans interruption) de 9 à 18 h. 30, y compris le samedi. Fermés le dimanche.

BON GRATUIT
à découper et à faire parvenir aux GALERIES BARBÈS pour recevoir : 1° l'Album général d'Aménagement et photos des modèles ci-dessus; 2° l'Album de Literie, Tapisserie, Studios.
Rayer la mention inutile. 276



EXIGEZ L'ENCAUSTIQUE BARBÈS "BRILLANT EXPRESS"

CHEZ TOUS LES BONS DROGUISTES ET MARCHANDS DE COULEURS

Vente en gros : 5^e des Et^{es} BOUQUAIN - 172, B^e de Créteil - St-Maur-des-Fossés

FORCE SANTÉ VIGUEUR par la SANTÉ.



L'ÉLECTRICITÉ

L'Institut Moderne du Dr. M.A. GRAD à Bruxelles vient d'écrire un traité d'Electrothérapie destiné à être envoyé gratuitement à tous les malades qui en feront la demande. Ce superbe ouvrage médical en 5 parties, écrit en un langage simple et clair explique la grande popularité du traitement électrique et comment l'électricité, en agissant sur les systèmes nerveux et musculaire, rend la santé aux malades, débilités, affaiblis et déprimés.

La cause, la marche et les symptômes de chaque affection sont minutieusement décrits afin d'éclairer le malade sur la nature et la gravité de son état. Le rôle de l'électricité et la façon dont opère le courant galvanique est établi pour chaque affection et chaque cas.

L'application de la batterie galvanique se fait de préférence la nuit et le malade peut sentir le fluide bienfaisant et régénérateur s'infiltrer doucement et s'accumuler dans le système nerveux et tous les organes, activant et stimulant l'énergie nerveuse, cette force motrice de la machine humaine.

Chaque famille devrait posséder cet ouvrage pour y puiser les connaissances utiles et indispensables à la santé afin d'avoir toujours sous la main l'explication de la maladie ainsi que le remède spécifique de la guérison certaine et garantie.

C'EST GRATUIT.

Hommes et femmes, célibataires et mariés, écrivez une simple carte postale à Mr le Docteur M.A. GRAD, 30, Avenue Alexandre Bertrand, BRUXELLES-FOREST, pour recevoir par retour, sous enveloppe fermée le précis d'electrothérapie avec illustrations et dessins explicatifs. Affranchissement pour l'étranger : Lettres fr. 1.50 - Cartes fr. 0.90

Le traité d'electrothérapie comprend 5 chapitres :

1^{re} PARTIE :

SYSTÈME NERVEUX.

Neurasthénie, Névroses diverses, Névralgies, Névrites, Maladies de la Moelle épinière, Paralysies.

2^{me} PARTIE :

ORGANES SEXUELS et APPAREIL URINAIRE.

Impuissance totale ou partielle, Varicocèle, Pertes Séminalles, Prostatite, Écoulements, Affections vénériennes et maladies des reins, de la vessie et de la prostate.

3^{me} PARTIE :

MALADIES DE LA FEMME.

Métrite, Salpingite, Leucorrhée, Écoulements, Anémie, Faiblesse extrême, Aménorrhée et dysménorrhée.

4^{me} PARTIE :

VOIES DIGESTIVES.

Dyspepsie, gastrite, gastralgie, dilatation, vomissements, aigreurs, constipation, entérites multiples, occlusion intestinale, maladies du foie.

5^{me} PARTIE :

SYSTÈME MUSCULAIRE ET LOCOMOTEUR.

Myalgies, Rhumatismes divers, Goutte, Sciatique, Arthritisme, Artériosclérose, Troubles de la nutrition, Lithiases, Diminution du degré de résistance organique.

RECONSTITUTION

D'UN

CRIME

Ici même, le grand romancier Emmanuel Bove raconte quelques arrestations célèbres d'assassins. Avec son grand talent, sa sensibilité, avec aussi tout ce que son génie a d'humain, il nous fait vivre les angoisses de l'homme traqué et le moment précis où tout s'effondre, où l'obscurité se fait dans l'âme du meurtrier, le moment précis où les policiers passent les menottes à l'homme, le moment de sa défaite irrémédiable contre la société. Il est un autre aspect dramatique d'un fait divers : la reconstitution du crime.

Le deuxième acte

Car l'assassin n'a désespéré que durant le bref instant où il a senti la poigne du policier anéantir son geste de révolte ; que durant la seconde où le fatidique : « Tu es fait ! » est venu frapper son oreille. Ensuite, il s'est ressaisi. L'interrogatoire dans les locaux de la police judiciaire ; le déjeuner pris entre deux inspecteurs sur une lourde table brune, dans une pièce sombre, l'interrogatoire enfin chez le juge d'instruction et même les aveux, lorsqu'il les fait, complets, signés

sans réticence, l'ont délivré. La société l'a combattu ; elle a vaincu. C'est bien ; c'est normal. L'assassin rentre dans les cadres de la société. Le second acte du drame est joué ; un autre — le dernier — se déroulera devant les assises. Mais, entre ce deuxième acte et le dernier, d'autres acteurs ont leur mot à dire, leurs gestes à faire. Eux, les policiers, le juge, ne peuvent se contenter d'aveux. Il faut encore tout contrôler, tout reconstruire pour présenter aux juges un monument complet, bâti, de la cave au grenier, en matériaux solides que, ni la dialectique d'un avocat, ni l'hésitation d'un juré, ni la tendresse d'un témoin, ni la haine d'un autre, ne puissent entamer, dissocier, détruire. Il faut que le juge d'instruction, que le procureur de la République, que les policiers suivent tous les méandres souvent obscurs du geste criminel ; mieux, il faut qu'ils suivent tous les détours de la pensée du criminel ; il faut qu'ils recherchent pourquoi il a fait cela ; comment il a fait cela. C'est un sombre, beau et dur métier où je craindrais de laisser ma sensibilité. Eux le font parce qu'ils le doivent, simplement, sans haine, sans gloire. Reconstituer le crime ! Cela paraît affreux ; cela est indispensable... Indispensable surtout quand les aveux ne sont pas complets, lorsqu'ils sont parsemés de contradictions, d'incertitudes, de moyens — même puérils — de défense. Tel est le cas des époux Moïse, les assassins de l'enfant, de leur enfant, trouvé nu à Belle-Épine, le 1^{er} janvier dernier. Ils disent : « L'enfant est tombé accidentellement dans l'escalier de la cave ; nous l'avons relevé, soigné ; nous avions tellement peur qu'on nous prit pour des bourreaux d'enfant que nous n'avons rien dit, que nous nous sommes débarrassés de cet accident malheureux — « banal », dira même le père odieux — en abandonnant le petit cadavre, au bord d'un champ. » Les policiers disent : « Vous avez frappé cet enfant ; vous l'avez même étouffé parce qu'il tardait à mourir ; vous l'avez gardé chez vous, dans une caisse, plusieurs jours, le temps de préparer l'abandon du cadavre et, dans la nuit du 1^{er} janvier, vous avez jeté le corps de l'enfant martyr. » Ici, la reconstitution s'impose.

Sur les lieux du crime

L'autre semaine, rue Darmesteter, sur la zone, entre la porte d'Ivry et la porte de Vitry, dans un triste décor de terrains vagues, de cabanes sordides, coupé par endroits d'immeubles neufs dressant leurs murs clairs vers le ciel livide, la foule s'était amassée, maintenue à distance par de nombreux policiers qui la pressaient contre un mur de soutènement au bas duquel, de l'autre côté, courait un chemin de zone, encombré de gosses, de vieux papiers, de vieille ferraille. Des femmes surtout, des mères et des enfants dans cette masse sombre, vengeresse. L'assassinat d'un enfant émeut profondément le cœur populaire. Dans ce coin malheureux de Paris, la reconstitution d'un meurtre d'argent ou de vengeance, passerait sans retenir l'attention. Mestorino n'aurait pas fait recette ici. Mais un enfant tué ! Les mères ont le visage crispé, le cœur serré. La pâleur de toutes ces figures tendues vers une loge où se passe quelque chose de grave, que les spectateurs ne voient pas, est déjà un acte d'accusation. Tout à l'heure, à la sortie du couple monstrueux, la sentence sera prononcée, brève, violente lâche, impressionnante : « A mort ! A mort ! » Les poings sont tendus, les agents sont bousculés. Tel est l'extérieur d'une reconstitution, son côté populaire.

A l'intérieur, se déroule le côté juridique. Magistrats avec leurs greffiers, policiers qui ont conduit l'enquête, avocats avec leurs clients enchaînés, tous

Les assassins de l'enfant de la Belle-Épine, la femme Moïse et son mari, entre M^e Raymond Hubert et les policiers.



essaient de comprendre, de reconstituer l'acte abominable. On envoie chercher un gamin qui jouera le rôle de l'enfant mort. C'est Moyse qui le placera lui-même, dans la position où, dit-il, il se trouva après la chute ; c'est lui qui fera les cris affreux, déchirants de la petite victime.

Les inculpés sont séparés. Ils ne peuvent échanger un mot, un regard. Une fois, de plus, le juge d'instruction interroge, net, précis, cinglant. Il tient l'homme sous son regard et sous son argumentation inflexible. Dans le cadre de l'exploit odieux, l'homme, revivant les minutes de son inexpiable forfait, avouera-t-il ? Va-t-il sangloter, tomber à genoux, demander pardon à Dieu et aux hommes, comme on le voit dans les mélés et comme il arrive, parfois, dans la vie ? Ou, plus fort, plus cruel, plus perfide, va-t-il maintenir la version soutenue dans les bureaux ? Mais alors, sous la pression des interrogations multiples, devant les petits faits qui s'échappent du décor même du crime, il va peut-être se couper. Peut-être, au contraire, voudra-t-il trop prouver ? De toutes manières, cette reconstitution est pleine d'enseignements. Elle fixe les policiers et le juge mieux que cent interrogatoires secs, dans un cabinet, privés de l'ambiance utile à la clarté d'une instruction. Et si l'homme ne se trouble pas, la compagne laissera peut-être échapper l'aveu, le mot nécessaire au ciment de l'accusation. Enfin, si rien de cela ne se produit, on va fouiller les meubles, on va fouiller les cendres de la cheminée, les ordures des poubelles. Tout cela, avec méthode, avec sérénité. A ces moments, seuls, face à face, la justice et le crime se battent encore, cherchant à prendre un avantage, l'un sur l'autre. L'avocat élude les répon-

ses embarrassantes ; le juge, les policiers poussent leurs pointes. Un papier trouvé, un objet taché sont motifs à rebondissement d'interrogatoires. Deux heures, trois heures au plus, pendant lesquelles le service de l'identité a pris les photos qui défilent plus tard sous les yeux des jurés ; pendant lesquelles le juge a enrichi son dossier des mensonges de l'inculpé, de ses rétractations tardives, de pièces saisies. Puis, c'est la sortie. On rend l'immeuble à ses occupants habituels. On le délivre de l'atmosphère pesante du crime, de la présence impressionnante de la loi. Ce soir, demain, ceux qui ont assisté de loin ou de plus près à cette lutte, en reliront les phases avec avidité. Les conversations, ce soir, rouleront toutes sur cet événement ; on cherchera à se reconnaître sur les photographies des journaux et l'oubli tombera sur ce drame qui ne ressuscitera publiquement que plusieurs mois après, dans le cadre grandiose d'une salle d'assises. Durant ces mois, d'autres scènes meubleront le troisième acte : vérifications des policiers, autopsie et rapport du docteur Paul ; interrogatoires du juge, son rapport, préparation de la défense, enquêtes, contre-enquêtes, expertises, contre-expertises ; toute la besogne pape-rassière, obscure, fondamentale que nécessite l'étude d'un crime. Mais le côté public, spectaculaire sera terminé jusqu'au jour du jugement. Telle est la reconstitution d'un crime...

Marius LARIQUE.

Reportage photographique « Détective »

MARCEL CARRIERE.

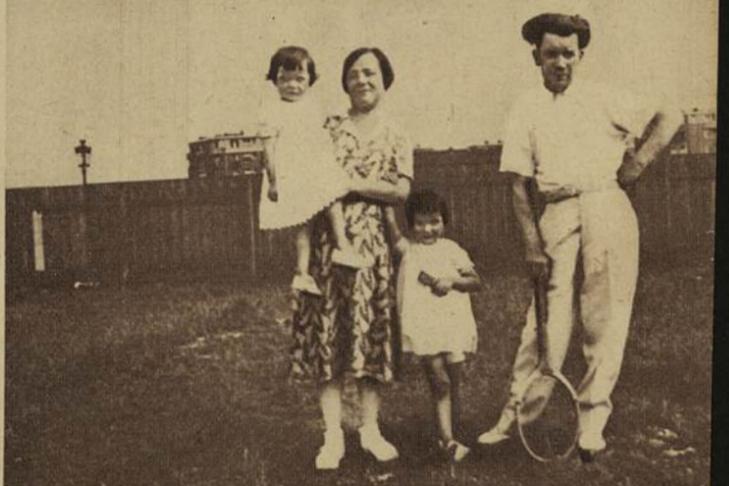
**Des femmes, des enfants
foule vengeresse - huent
les monstres ; lui, est
apeuré ; elle, reste froide**



Le juge d'instruction de Girard (contre le mur) et le commissaire Guillaume, cherchent à troubler l'assassin



Une des phases de la perquisition, dans la loge où Moyse était concierge et où le drame s'est déroulé.



Moyse, sa femme et les deux fillettes, avant l'assassinat du troisième enfant, du petit Maurice.



Ci-dessus : après la perquisition, rue Albert. Ci-dessous : un gosse dut jouer le rôle de la victime.



DETECTIVE

Directeur : Marius LARIQUE

RECONSTITUTION D'UN CRIME

C'est une phase dramatique du fait-divers que la reconstitution du crime d'un assassin. Voyez ici Moyse, accroupi tel une bête, dans la cave où il assomma son enfant, l'enfant nu de la Belle-Épine.

Lire, pages 18 et 19,
l'article de
Marius LARIQUE.

